

Dans les rues de Verdun.

« Depuis trois semaines, vous subissez le plus formidable assaut que l'ennemi ait encore tenté contre nous. L'Allemagne escomptait le succès de cet effort qu'elle croyait irrésistible et auquel elle avait consacré ses meilleures troupes et sa plus puissante artillerie. Elle espérait que la prise de Verdun raffermirait le courage de ses alliés et convaincrerait les pays neutres de la supériorité allemande. Elle avait compté sans vous ! Le pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on dira : Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun. »

Le 9 avril fut une journée sanglante : les Allemands exécutèrent ce jour-là des attaques sur les deux rives à la fois. A la gauche la lutte s'engagea autour du Mort-Homme, où la 42<sup>e</sup> division, général Deville, repoussa les plus furieuses attaques ; à droite les Allemands tentèrent de prendre la Cote du Poivre, mais ne purent réussir à en déloger les Français.

De part et d'autre, on déploya des efforts extraordinaires dans cette lutte de grande envergure, qu'accompagnait un bombardement infernal. On entendait le grondement du canon jusqu'en Hollande.

C'était à l'horizon comme un bruit de tonnerre ininterrompu. L'horreur du champ de bataille contrastait étrangement avec la douceur du printemps et l'éveil de la nature.

Le 10, Pétain lança cet ordre du jour réconfortant :

« Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes.

» Les assauts furieux des soldats du kronprinz ont été partout brisés : fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la 2<sup>e</sup> armée ont rivalisé d'héroïsme.

» Honneur à tous !

» Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès d'hier.

» Courage. On les aura ! »

Le 10, l'ennemi risqua encore une grande attaque, qui se heurta également à la résistance des vaillants défenseurs.

Une foule d'exploits héroïques furent accomplis en ces jours glorieux. Nous allons en citer quelques-uns :

Un bataillon occupait le front de la cote 321 à la cote 316, en face du bois de Nawé, au nord-ouest de Thiaumont. Il y résista à douze attaques, exécuta douze attaques et repoussa douze contre-attaques.

Un jour, sur ce terrain où la situation se modifiait si souvent et où les tranchées sont d'une importance primordiale, il dut résister à dix compagnies allemandes, et, en outre, à deux compagnies armées de « flammenwerfers » et des lanceurs de grenades à main brûlantes. « Quelque chose de satanique », déclara un officier à un reporter, « un cauchemar, un enfer. » Tous se sont bien conduits, beaucoup sont tombés ; leurs camarades parlent d'eux d'une voix douce, comme on parle des martyrs et des saints.

Voici ce que nous lisons à propos de certains officiers :

« Le lieutenant G..., qui avait été blessé au début de la bataille d'une balle au mollet, refusa d'abandonner son poste. Il resta pendant quatre longues journées à la tête de sa compagnie. Aux heures d'attaque il jetait des bombes de son abri et comme il n'était pas en état de marcher, il se faisait porter sur un brancard jusqu'aux premières lignes.

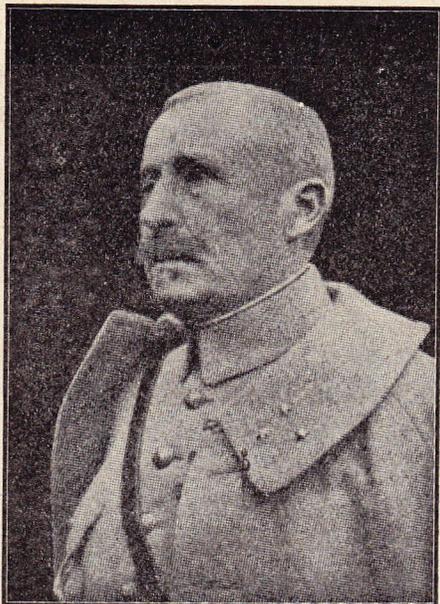
On voit donc qu'aucun homme ne demeura en arrière. On montra au reporter une lettre que le lieutenant avait griffonnée pendant qu'il se trouvait couché sur le brancard, en plein bombardement. C'était un vilain chiffon de papier tout déchiré, aux caractères effacés, et presque indéchiffrable.

« Commandant, nous résistons et nous résisterons, aussi longtemps qu'il restera un homme. Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats de la 10<sup>e</sup> compagnie se sont conduits brillamment, depuis plusieurs jours ils ont repoussé cinq assauts ennemis et résisté à de violents bombardements comme celui d'aujourd'hui, qui a duré plus de 10 heures.

Je pleure ceux qui sont tombés, mais je les admire tous. Ils ont maintenu partout les positions ; aussi longtemps qu'une compagnie comptera encore quelques hommes la cote 316 restera entre nos mains. »

Le lieutenant Lépicard était dans le civil inspecteur

**LA GRANDE GUERRE.**



Le général Nivelle.

d'une compagnie d'assurances; ce civil égale les héros de Plutarque. Au cours d'une contre-attaque les Allemands ont réussi à pénétrer dans notre ligne de défense sur un point déterminé et à enlever une tranchée; une mitrailleuse allemande a été postée dans la tranchée en vue d'agrandir la brèche. Le lieutenant Lépicard demande au commandant de pouvoir faire marcher sa compagnie contre la mitrailleuse; ce qui équivaut à une mort certaine.

La pipe à la bouche, la canne à la main, il encourage ses hommes par son sang-froid.

« Voyons, mes enfants, tenez-vous bien: Nous allons charger comme des mousquetaires. » Il avance jusqu'au bord de la tranchée et tombe frappé de six balles, mais la tranchée est prise et la mitrailleuse allemande détruite. Ses hommes, par pitié, veulent le porter au cimetière de Bras, malgré le bombardement, « parce qu'un homme tel que lui doit reposer dans un vrai cimetière ».

Le second lieutenant Belier (tous ces noms appartiennent au même bataillon), et qui est d'ailleurs un réserviste, conduit également sa section au milieu de l'ennemi, qu'il repousse. Il est cerné avec douze hommes. On le somme de se rendre. Un des soldats libéré dans la suite a rapporté l'exclamation proférée par le lieutenant :

« Vous allez voir comment je me rends », puis il se mit à tirer sur les Allemands. On trouva son corps percé de balles; deux balles de revolver lui avaient traversé la tête. Un officier allemand l'avait abattu.

A cette époque le lieutenant T..., commandant la 4e compagnie, est revenu vivant d'une aventure extraordinaire.

Après que lui et ses hommes se furent défendus comme des lions contre une terrible attaque de huit compagnies d'Allemands, ils exécutèrent une contre-attaque et reprirent une tranchée. Les Allemands se retirèrent. Soudain T..., remarque qu'ils emmènent huit soldats prisonniers. D'un bond il sort des tranchées conquises avec le sergent G. « Des prisonniers ? Non, pas ça ! » Le revolver au poing il rejoint les Allemands et leurs prisonniers, abat les Allemands et ramène les prisonniers.

Il vient d'être promu capitaine. Ses hommes vont presque jusqu'à supplier qu'on le raise auprès de la compagnie. C'est ce qui est arrivé. « Avec de pareils chefs chaque soldat continuera à compter pour quatre », déclare le reporter du journal auquel nous empruntons ces détails.

Les soldats sont d'ailleurs dignes de leurs chefs. Le journal rapporte ensuite d'une façon encore plus détaillée certaines particularités de la section de mitrailleuses,

commandée par l'adjudant J..., qui vient d'être décoré sur le champ de bataille. Il dessert les deux mêmes mitrailleuses depuis le début de la campagne; elles ont été en Belgique, à Sedan et à La Fère Champenoise, devant Reims, à La Boisselle, à Hébuterne, à Tahure, à Verdun, l'une s'appelle la « Sans-Peur » et l'autre la « Terreur des Allemands » et elles tirent... elles tirent sans interruption. Mais lors du dernier bombardement la section fut réduite à deux hommes; les pièces furent enterrées; il fallut les abandonner... temporairement, J... et ses deux hommes, menacés par le « flammenwerfer », se défendent en lançant des bombes, car ils sont absolument d'accord pour ne pas abandonner leurs chères mitrailleuses.

Après avoir rejeté les Allemands, ils déterrent leurs mitrailleuses et les mettent en batterie. L'un des hommes, qui est blessé, est transporté à l'hôpital. Mais en apprenant que l'on a besoin d'un soldat pour transmettre un ordre, il se présente, s'en va et ne veut pas se laisser panser avant d'être revenu.

Les exploits analogues à ceux que nous venons de citer abondent.

Voici encore l'aventure du soldat C..., chargé au service d'information d'un bataillon de la cote 321.

Deux messagers étaient tombés successivement en transmettant des ordres. C... se présente, reçoit l'ordre et part la nuit en suivant la route détruite çà et là par les obus. Il trébuche sur un obstacle et tombe au milieu de six Allemands qui le font prisonnier, mais pas assez vite pour qu'il n'ait eu le temps, selon sa propre expression, de froisser le papier contenant l'ordre et le plan qui y est dessiné. On le conduit à une section de mitrailleuses allemandes et on l'invite à en desservir une; naturellement, il proteste et refuse.

Or, voilà que le 75 français fait pleuvoir ses projectiles et met les ennemis en fuite. C... reste seul, prend une mitrailleuse sur le dos et retourne dans les lignes françaises où il apprend qu'on a besoin d'un messager, et se présente à nouveau. Il avait entendu, dit-il, des soldats allemands déclarer en hochant la tête : « Verdun niemals ». (Verdun jamais.)

Et quand on lit les agendas relatifs au Mort-Homme, on est frappé de l'unanimité des appréciations sur l'horreur du bombardement. Dans les abris on avait l'impression de se trouver à bord d'un navire au milieu d'une mer en furie, tant le sol était ébranlé.

Un soldat note à la date du 22 avril que dans une compagnie de mitrailleurs il y a eu 17 morts et 16 blessés et 5 pièces détruites.

Les pertes avaient été causées rien que par le bombardement. Un bataillon perdit 150 blessés, 80 morts et disparus.

On rallia tous les hommes valides; les musiciens servirent comme brancardiers auxiliaires.

Le 23, les musiciens d'un régiment étaient rassemblés dans une cave à Esnes; un obus défonça la voûte, tua douze hommes et blessa tous les autres. Ce sont là des scènes qui se produisirent également à la bataille de Verdun.

Un capitaine de ce même régiment ordonnait : « Feu à volonté ! » A peine eut-il prononcé ces paroles qu'un obus lui emporta la tête.

Des soldats restèrent ensevelis vivants pendant des heures entières.

D'autre part, les aviateurs ennemis ne cessèrent d'inquiéter les Français.

Le 30 avril le village de Julvécourt fut bombardé par quinze avions: il y eut cent tués et blessés, parmi lesquels plusieurs soldats en traitement à l'ambulance.

Au Mort-Homme, le 3 mai, une compagnie entière fut enterrée sous l'éboulement d'une tranchée, on ne voyait plus que la tête du lieutenant qui émergeait encore et qui appelait au secours. On entreprit aussitôt les travaux de sauvetage, sous une pluie de projectiles.

On ne trouva que quelques survivants; parmi les morts il y avait trois officiers, dont l'un avait été frappé de folie.

Comme ces faits pouvaient se reproduire, on demanda à Esnes des renforts de soldats, de brancardiers, ainsi que du génie muni des instruments nécessaires.

# L'ECHO DES MARMITES

N° 2

Vendredi 1<sup>er</sup> Janvier 1915.

N° 2



Seul quotidien périodique  
Aucun fil spécial avec Berlin  
Service gratuit dans les tranchées.



## AVIS de la Rédaction

Nous ne voulons pas commencer l'année 1915 sans adresser nos vœux bien sincères à tous nos camarades. Ces vœux sont ceux de tous les Français à l'heure actuelle : la Victoire suivie d'une paix heureuse qui nous délivrera du joug germanique pesant sur nous depuis 44 ans.

Nous encourageons au contraire tous nos familles de tous nos camarades tombés au Champ d'Honneur et nos meilleurs vœux à tous les étres chers qui bien qu'ils jouent de nous, nous encouragent constamment par la pensée.

Nous remercions tous nos lecteurs de l'accueil sympathique réservé à notre premier numéro. Nous nous excusons du retard apporté à notre deuxième numéro, retard dû à notre départ avec nos... postes.

Nous nous efforçons par la suite de faire paraître L'ECHO des Marmites au moins deux fois par mois.

Jusqu'à nous adressons nos plus chaleureux remerciements à nos grands collaborateurs : Journal des Débats, le Populaire, L'Echo de Paris, Caracolleur, le Cri de Paris, L'Intransigeant, la Presse et la Patrie, qui ont, salué tant d'élégance indulgente la naissance de notre modeste camarade en son sein public des cœurs.

La Rédaction.

## Un peu de Tout.

### L'Humour Britannique sur le Front.

- Pourquoi l'«*old boy*» ?
  - J'étais célibataire, sans famille et j'aime la guerre, et toi ?
  - J'avais une femme, une belle mère et j'aime la paix.
- De "Quack" de Londres

Notre confrère "L'Illustration" dans son numéro du 24 Décembre dernier nous rappelle quelques statistiques bien connues, affirme-t-il, mais qu'il a bien fait de nous remémorer, car en campagne les chiffres ont bien vite, avec nous, cambriolé les Autrichiens tirent de balles à 100 grains : 8.000.000 pour mettre hors de combat 12.000 hommes. Sa balle pesant 50 grammes, il fallait donc 126 kg de plomb par homme mis hors de combat... A Gravolotte, par suite de perfectionnement du fusil, au lieu de 400 balles par homme, il n'en fallait plus que 1300 pour en 1871. L'Echo des Marmites n'a pas encore depuis à cet égard.

## Et que les grandes guerres ont coûté.

Les guerres de Napoléon 1<sup>er</sup> de 1804 à

Journal édité par les poilus dans les tranchées.

Mais pour avancer de là à travers la zone balayée par les obus il fallait accomplir un dangereux trajet. Car dans un tel bombardement on risquait d'être tué à chaque pas.

Au début du mois de mai le général Pétain fut placé à la tête des groupes d'armée du centre et le général Nivelle reprit le commandement de l'armée de Verdun.

## LES OPÉRATIONS AUTOUR DE VERDUN Le fort de Vaux.

« Le fort est bombardé jour et nuit avec violence; y entrer et en sortir sans se faire casser la figure est un problème, écrit Gas-ton Pastre dans son intéressant ouvrage : «Trois ans de front». «On dit bien que tel ou tel endroit de la pente est vaguement défilé, qu'au sommet on trouve un boyau assez profond. Mais il est aisé de comprendre que le meilleur itinéraire ne vaut rien. La logique commande de gagner au plus court et de prendre ses jambes à son cou. Précisément l'heure est favorable, le tir boche s'est calmé, il n'arrive plus que quelques marmites. En avant !

Je m'engage sur la côte raide où des batteries se touchent : 90, 95, 120, 155, tous les calibres, au long, du court, sans compter les mortiers, les batteries sur affût-truc, le train blindé, etc. Toute place est utilisée; comme la défense a été improvisée, on n'a pas eu le temps de figurer les emplacements de batterie; d'ailleurs que pourrait-on faire? En réalité, cette côte n'est plus qu'une immense batterie, il y a là cinq cents pièces peut-être.

Les Allemands n'ont pas de grandes difficultés de réglage. Tout ce qui tombe entre le fort Saint-Michel et la route est bon. Aussi se bornent-ils à arroser systématiquement cet immense rectangle en comptant sur le dieu de la dispersion pour leur donner des coups heureux. Tout en marchant je regarde à droite, à gauche; partout des canons et des obus, des tas d'obus qu'on laisse en plein air faute d'abri.

Profitant de l'accalmie les artilleurs sortent de leurs trous et respirent un peu, tendant vers le soleil leurs faces pâles et amaigries. A cette heure, notre métier est dur et l'infanterie n'a plus à envier notre sort, nous trinçons autant qu'elle.

La situation est sérieuse, car les abris à personnel sont presque inexistantes, les servants tirant jour et nuit ou presque n'ont pas le temps de travailler; pendant les accalmies ils dorment. Les capitaines sont au travail, ils ont conçu toute une série d'abris à exécuter le plus rapidement possible en tirant parti des propriétés du terrain; sous leurs ordres les premiers coups de pioche éventrent le sol.

Je poursuis ma route : encore des batteries, toujours des batteries; voici un groupe de 75, tout le monde y dort, ces braves gens sont exténués, il leur arrive de tirer plusieurs heures de suite presque sans arrêt; à ce jeu les servants s'épuisent et les canons éclatent; sans compter les 105, qui dix-neuf heures sur vingt-quatre, rappellent en rafale dans les batteries.

Le fort n'est plus qu'à 300 mètres. Tout la côte est criblée de trous de marmite, mais ici le spectacle dépasse toute imagination. Non seulement les trous se touchent, les lèvres sont tangentes les unes aux autres, mais tout est bouleversé : c'est un chaos sans forme et sans



Le Semeur au printemps 1915  
(dessin de Jordaan dans le « Notenkraaker »).

nom, comme si une charrue gigantesque avait labouré le terrain en tous sens. Ici, les vestiges d'une batterie, plus loin, un dépôt de munitions qui a sauté, des débris informes, des casques, des morceaux de fusils, des restes de canons.

Je me hâte, car il ne fait pas bon stationner ainsi; au pas gymnastique j'enfile le pont qui tient encore.

Me voici dans le fort. Au passage je lis sur le porche la belle devise du génie à moitié rongée par les déflagrations de la poudre : « S'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de le rendre. »

Les défenseurs n'en sont pas encore là. Le fort a été furieusement bombardé et il tient toujours. Il y a des dégâts, par endroits la contrescarpe s'est éboulée dans le fossé obstruant le champ de tir des caponnières, il y a des voûtes effondrées. Mais le fort dans son ensemble a défié les explosifs les plus puissants et ceci fait le plus grand honneur à ses constructeurs, à ce corps d'élite qu'est notre génie.

Sur le parapet je retrouve le colonel qui est là depuis une heure déjà, nous faisons un tour d'horizon. En face de nous Douaumont dresse sa masse énorme. C'est une image fantastique, qui défie toute description : plus

un bois, plus une haie, plus un arbre ni un brin d'herbe, tout signe de vie a disparu, on se trouve en face d'un terrain bouleversé, déchiqueté, en face d'un paysage lunaire; oui, c'est bien cela, les cirques lunaires vus au télescope.

Et tout de suite on se rend compte de quelle importance tactique est la possession de Douaumont, c'est la clef de la place; cette clef, les Boches l'ont dans leur poche, et cependant ils n'entrèrent pas à Verdun.

Voici les capitaines qui viennent accrocher leurs batteries sur la tourelle de Douaumont; je les laisse à leur réglage.

Nous voici de nouveau sur le parapet, les Boches bombardent nos tranchées de première ligne, là en avant de nous. Nos tranchées ! Ce ne sont plus des tranchées, il n'y a plus de tranchées, il n'y a plus rien, le « Trommelfeuer » bouleverse tout. Mais notre infanterie s'est tapie dans les débris de boyaux, dans les trous de marmites; héroïque et têtue, elle défend le terrain pied à pied.

Notre tâche à nous artillerie consiste à la contenir de notre mieux.

Le 75 fait du barrage, il tend un réseau de fer et de fer devant nos lançassins, parfois la lourde se superpose à la campagne et fait du barrage avec elle; plus souvent elle tire plus loin sur les boyaux de communication de l'ennemi pour l'empêcher d'augmenter ses premières lignes, ou bien elle fait de la contre-batterie pour neutraliser la formidable artillerie boche. De part et d'autre on tire follement. Nous tirons beaucoup plus que les Allemands parce que nous avons plus de canons en ligne et plus de munitions; mais leurs projectiles sont en moyenne d'un calibre plus élevé que les nôtres et finalement le feu des deux artilleries se balance.

Nous visitons les casemates, elles ont résisté; les voûtes ont tenu, sauf en quelques endroits. Nous voici de nouveau à air libre, je constate qu'il n'y a plus d'artillerie dans le fort, elle y était trop vulnérable, c'était un but trop facile à atteindre. Les batteries sont autour du fort qui sert d'observatoire et sera un centre de résistance si nous sommes refoulés jusqu'ici, ce qui est possible.

Nous sommes marmités nuit et jour. Les Allemands ont repoussé notre attaque sur Douaumont et à leur tour ils veulent nous prendre Vaux; sur nous ils déversent un déluge de fer et de feu. Tranchées, forts, batteries, P. C., tout reçoit, tout écope, « le Trommelfeuer » ne fait pas de jaloux. Nous vivons de rudes heures. Sous ce feu continu les nerfs se tendent et s'exaspèrent, les plus calmes, ceux dont l'âme maîtrise le mieux le corps, en ont assez. La résistance humaine a des limites.

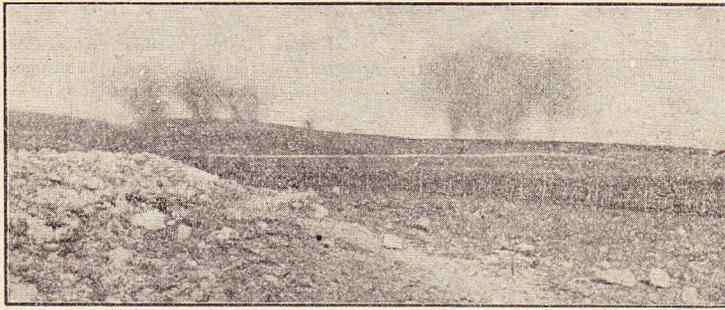
Malgré leur fatigue les hommes tirent jour et nuit, indifférents aux obus qui tombent; d'un œil terne ils regardent passer les brancards qui emportent leurs camarades horriblement mutilés; on n'a le temps ni de réfléchir ni de se plaindre, il faut tirer, tirer sans interruption, car là-bas les Boches attaquent sans relâche; à toute heure du jour et de la nuit, l'infanterie assaillie de toute part, demande des barrages. Les équipes qui ne sont pas de service dorment lourdement dans les minces abris où la mort vient souvent les trouver. Il bruine, le temps est frais, presque froid.

Hier soir un dépôt de munitions a sauté près de nous, un souffle formidable nous a jetés à terre, une gerbe immense a fusé vers les étoiles, semant sur la pente des débris humains.

Nos téléphonistes réparent les lignes sans interruption, ils rampent dans les fossés, se coulent dans les trous de marmites, aucune besogne ne les rebute; ils sont extraordinaires de courage et de résistance physique.

Mais notre cuisinier et son aide sont les vrais héros de la fête, leur cuisine est encadrée par les marmites et visitée par les éclats, rien ne les trouble, ils ne s'en font pas. Lorsqu'un 150 éclate tout près du tuyau du fourneau, le cuisinier crie : « Voyez terrasse... » et l'aide répond : « Boum, voilà ! » et ils sortent réparer les dégâts.

Notre poste de secours ne désemplit pas et je ne parle pas seulement de nos hommes qui viennent s'y faire



Le Mort-Homme et la hauteur 287

panser; mais à cause de sa situation au carrefour des rues il récolte la clientèle de tous les allanés et venants qu'une marmite amoche devant le P. C.

.. Il est 18 heures, le feu boche vient de cesser brusquement, nous sortons sur la route et immédiatement je mets les hommes au travail. Grosse besogne, il faut consolider les abris et réparer les dégâts du marmitage.

L... se met à renifler comme un chien de chasse et me demande si je ne sens pas une odeur bizarre dans l'air. Oui, oui, on dirait..., mais c'est l'odeur de la poudre; on a tellement tiré, aujourd'hui.

Une détonation brutale claque à nos oreilles; étourdis, nous roulons sur le sol; à 15 mètres de nous, une fumée noire tourbillonne, une gerbe d'éclats siffle; on se fâte, rien, nous n'avons pas de mal : c'est un 210.

La tête du cuisinier émerge du boyau :

— Le riz est sur la table, messieurs.

Eh bien ! descendons manger le riz, puisque tout aussi bien nous sommes condamnés au riz à perpétuité. Mangeons-le, puisqu'il est sur la table!!! Ce pique-nique, qui dure depuis dix-huit mois, devient fastidieux.

Nous sommes si fatigués que nous nous endormons en mangeant notre riz. Je voudrais bien faire un somme; après la furieuse bataille de ces deux derniers jours, les Boches vont sans doute nous laisser tranquilles. J'installe le téléphone près de mon lit pliant à portée de la main; sur une chaise, le plan directeur. Tout le monde s'allonge d'un tour de main. L... éteint la lampe électrique (cette lampe est un véritable chef-d'œuvre dont il est l'inventeur). Encore quelques minutes et tout le monde va dormir.

— Ce calme est anormal, dit Ch... Est-ce que ces c... nous réserveraient un tour de leur façon ?

Et le voilà qui se lève, boutonne sa vareuse et sort du P. C. Il y rentre en coup de vent, toussant, à moitié suffoqué.

— Les gaz! on n'y voit pas sur la route, une nappe de gaz descend du fort.

Nous bondissons sur nos masques : en un tour de main ils sont mis; c'est bien désagréable à porter, cet outil-là. L... et moi n'avons qu'une pensée : prévenir les hommes qui dorment dans les abris et peuvent d'un instant à l'autre passer du sommeil dont on se réveille dans celui qui est définitif.

Nous sortons. La lueur de nos lampes électriques nous montre une brume jaunâtre assez dense qui a envahi la route et qui doit venir du Cabaret. Nous réveillons les hommes, ils mettent leurs masques. Pas d'accident.

Le docteur est inquiet; je le suis dans le poste de secours, on peut y parler à l'aise, car sont bien closes les portes et les fenêtres. Le docteur est un chimiste éminent; à tort ou à raison il craint que ces gaz ne contiennent du cyanogène : ce serait la mort à bref délai. Comme il est bien outillé, il va tenter une réaction; je l'aide : non, rien à craindre de ce côté.

Ch... a téléphoné aux batteries : elles ne souffrent pas, car la vague n'arrive pas jusqu'à elles.. Le temps passe, les minutes semblent être des siècles.

Il est minuit. La nappe de gaz tient toujours, sa persistance devient inquiétante.

L..., accablé de fatigue, est redescendu dormir dans la cave; je m'assieds près du téléphone. Le masque m'étouffe; je sors sur la route. Le Dr B... est là qui veille; il me

fait signe et lève la main. Oui, le vent commence à souffler. Peu à peu le vent se lève, la lourde nappe se dissipe et descend vers la ville; à 1 heure, tout danger a disparu.

La bataille pour Vaux continue. Les marmites pleuvent avec une régularité désespérante. Quel spectacle! Et partout la mort; à toute heure, à toute minute cette sombre déesse rôde autour de nous. Malgré nos feux intenses, l'infanterie allemande attaque toujours. Ah! ce sont de rudes soldats.

Nous tenons et c'est beaucoup, mais nous sommes fatigués; fatigués et anxieux, car nous sentons tous, officiers et soldats, que notre situation est précaire. Un gros effort des Allemands peut rompre le front et nous refouler jusque dans la ville où nous serons pris comme dans un guépier.

L'infanterie, bien qu'on la relève fréquemment, est encore plus épuisée que nous.

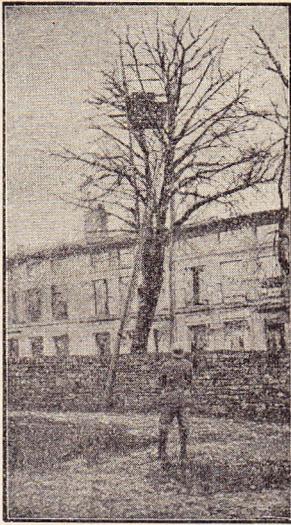
S'il pouvait y avoir une accalmie dans le combat...! Depuis deux jours l'accalmie se produit et j'en profite pour aller faire un tour dans un bosquet encore debout à côté de la caserne du champ d'aviation; là je trouve les plus belles roses du monde, qui s'épanouissent indifférentes à nos tourments et à nos angoisses. Ce bosquet a été épargné par les obus et par les hommes; c'est un coin calme et passible, un coin miraculeux où ces chères roses muettes et parfumées ont voulu vivre et mourir.

Plus loin est un autre bosquet moins poétique, car il est à moitié ravagé; comme les marmites n'y pleuvent plus, quelques-uns de nos conducteurs y bivouaquent avec nos chevaux de selle. Parmi eux, le trompette L..., un philosophe qui, dans ces bosquets, s'est constitué plusieurs demeures, comme Robinson Crusoé. La première lui sert de gîte habituel : c'est une cabane en planches à proximité des chevaux; cette cabane n'est même pas à l'abri d'un simple 77 fusant; aussi, dès que le tir boche s'allonge et menace le bosquet, L... court-il plus loin, sous un abri plus sérieux qui offre la protection d'une couche de rondins et de quelques centimètres de terre. C'est déjà mieux, mais, un percutant entrerait ici comme chez lui; aussi, lorsque les fouilleurs s'annoncent, L... galope plus loin : là, dans une batterie en construction, il a repéré un bon abri, un abri de père de famille où, en riant de la canonnade, l'excellent homme vient songer aux siens, à sa femme, à ses enfants qui meurent de faim dans une ferme du Gers.

Si j'étais poète je chanterais les roses de Verdun. Je fais dresser l'antenne de la T. S. F. et disposer les panneaux, car nous réglons avec avion, et précisément c'est un de mes anciens camarades de l'escadrille qui monte aujourd'hui.

Le réglage marche à bonne allure, mais sans doute une saucisse allemande a-t-elle aperçu nos panneaux, car voici les 150 qui rappliquent. Rien à faire, il faut continuer. J'avise un grand trou creusé par un 210 et décide que les manipulateurs et moi nous nous abriterons dans l'excavation; on n'en sortira que pour les manœuvres.

Les marmites éclatent à 15 mètres, les couvrent de terre; ils se secouent comme des chiens mouillés et éclatent de rire : décidément, le moral est bon.»



Verdun. - Poste d'observation sur la " Place de la Magdaleine "

Voilà quelques échantillons des scènes qui se déroulent autour du fort de Vaux. Nous avons décrit les combats dont le village de Vaux fut le théâtre; il était occupé dans la première quinzaine de mars par deux bataillons du 409e, tandis qu'un bataillon du 408e avait pris position sur les pentes du fort. Celui-ci avait à ce moment comme garnison deux compagnies du 71e régiment de territoriaux et une compagnie de mitrailleuses. De glorieux exploits y furent accomplis.

Le commandant de Lattre, un fusil à la main, entra dans le village occupé par les Allemands à la tête de ses hommes dont il excitait le courage. Il avait dépassé la cinquantaine et avait perdu un fils et un frère au cours de la guerre.

« Il y a des familles désignées pour sauver le pays. C'est un honneur. Après mon fils et mon frère, j'achèverai de le mériter. »

Ainsi parla le commandant le soir qui précéda l'assaut. Et il mourut en effet sur le terrain reconquis. (1)

Un combat acharné se déroula au cimetière. Après un furieux corps à corps l'ennemi fut repoussé, mais il revint à la charge avec des renforts et la lutte recommença avec des alternatives de revers et de succès.

Le 3e bataillon de chasseurs arriva le 10 mars pour aider à défendre le fort. Le commandant Belleculet était alors à la tête de l'ouvrage.

Après un violent bombardement le fort fut attaqué à la tombée du jour. Les mitrailleuses et les fusils fauchèrent dans les rangs serrés des assaillants qui furent décimés. Les canons de 75 se mêlèrent également à la bataille et l'on vit des bras, des jambes, des troncs voler en l'air.

Tous les jours cet atroce spectacle se renouvelait. C'était un véritable enfer où moururent des milliers de soldats.

Sur 17 forts que comptait Verdun, l'Allemagne n'en avait encore qu'un seul : Douaumont. Le second lui avait déjà coûté des flots de sang. Une partie du village de Vaux resta entre ses mains.

Le kaiser avait visité le front. Des prisonniers le rapportèrent aux Français. On endurait de grandes souffrances dans les lignes allemandes. Le typhus et la dysenterie y avaient fait des ravages. Les vivres manquaient fréquemment.

A la fin de mars l'état-major allemand transporta la 121e division de la Woevre à Verdun. Ces troupes fraîches étaient chargées de prendre le fort de Vaux.

Le 1er avril, trois assauts successifs furent lancés sur le fort; ils avaient été précédés d'un bombardement in-

fernal et de la mise en œuvre des monstrueux « flammenwerfer ». Ces attaques successives furent brisées.

Le 2 avril, les Français attaquèrent à leur tour : le 1er bataillon du 149e régiment devait reprendre le village. Les Français pénétrèrent dans Vaux en trois colonnes distinctes, mais le feu de barrage tendu derrière eux les isola. Ce fut un corps à-corps sanglant. Tous les officiers français furent tués, blessés ou faits prisonniers. Des sous-officiers les remplacèrent sans hésiter.

Le capitaine Toussaint, grièvement blessé, et gisant à terre, cria à ses hommes de ne pas se rendre mais eu continuer la lutte.

Le sergent-chef se barricada avec les survivants dans une maison, la dernière du village. Des renforts arrivèrent enfin et l'avance des Allemands fut arrêtée.

La lutte se prolongea ainsi pendant tout le mois d'avril avec des attaques et des contre-attaques quotidiennes, des bombardements et de lourdes pertes de part et d'autre. Mais Vaux ne tomba pas. On perdait une tranchée, bientôt reprise et qu'on trouvait remplie de cadavres et de blessés. On était parfois contraint d'évacuer une tranchée, mais on l'enlevait de nouveau, après en avoir expulsé les Allemands. Ceux-ci revenaient en force, et s'installaient pour la seconde fois dans la position perdue.

La bataille se termina, mais Vaux resta aux mains des Français.

Le mois de mai amena une lutte réitérée et plus vive encore. Les Français formèrent un plan hardi tendant à reconquérir le fort de Douaumont, dont les Allemands avaient célébré la chute avec tant d'enthousiasme.

Du 19 au 22 les gros canons français bombardèrent le fort.

Le 20 un obus éclata au milieu de ses défenseurs; ce fut une horrible boucherie; plus de cent hommes furent tués, blessés ou horriblement mutilés; des morceaux de chair furent projetés à une grande distance.

Mais le matériel humain affluait sans cesse par le boyau de communication. La lutte se livra en même temps dans le ciel, où des aviateurs français détruisirent six saucisses allemandes.

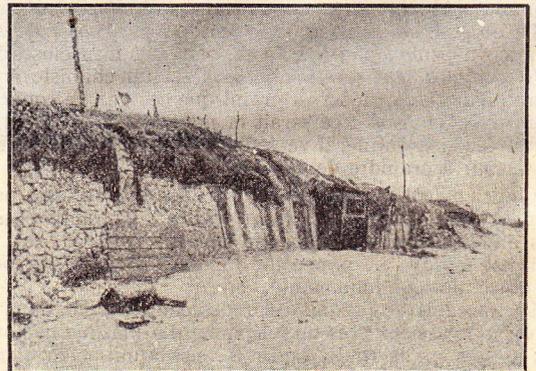
Le 22 des soldats de la division Mangin prirent d'assaut les ouvrages défensifs et pénétrèrent jusqu'à Douaumont; le 129e occupa les angles nord et nord-ouest et le 74e essaya d'occuper le nord-est, mais sans y parvenir.

Les Allemands exécutèrent aussitôt des contre-attaques à l'aide de nouveaux renforts envoyés en hâte. Deux jours après ils reprirent Douaumont non sans avoir essuyé des pertes terribles.

Cet événement obligea l'ennemi à faire un nouvel effort pour s'emparer du fort de Vaux.

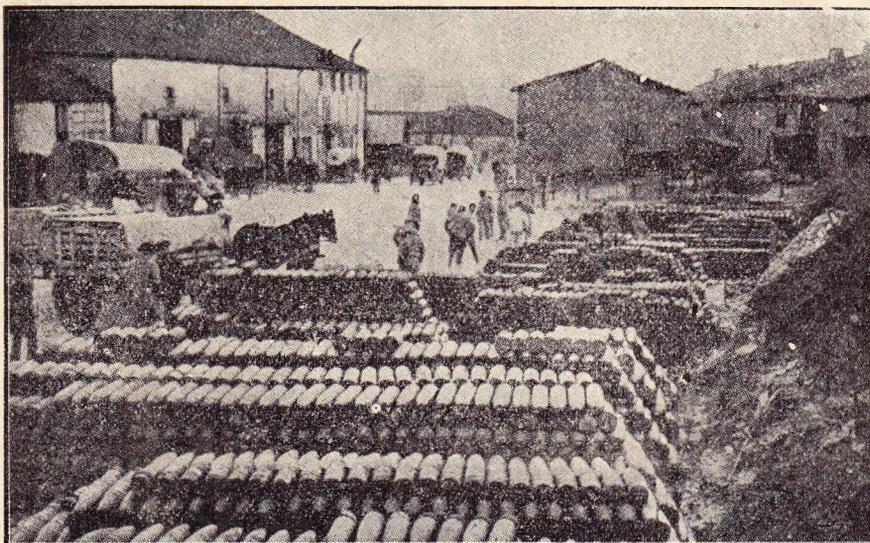
La prise de Douaumont par les Français, quoique brève, avait produit en Allemagne une pénible surprise et une profonde déception : Il fallait à tout prix réparer cette humiliation. Tout le premier corps bavarois fut concentré en vue d'un assaut et une lutte tragique se produisit dès le début de l'action autour de la ferme de Thiaumont, près de Froideterre.

Le fort de Vaux était placé sous les ordres du commandant Raynal, du 96e régiment d'infanterie. Il était



Route de Louvemont à Ornes.

(1) Henry Bordeaux, « Les derniers jours du fort de Vaux ».



Dépôt de munitions derrière le front français à Verdun

originaire du Midi et âgé de 49 ans. A la déclaration de guerre, il avait le grade de capitaine, mais dès le 24 août 1914 il commandait un bataillon. Il avait déjà été blessé grièvement à deux reprises; il avait reçu sa dernière blessure à Tahure, le 3 octobre 1915. Et il n'était pas encore rétabli lorsqu'il demanda le commandement d'un fort, afin de pouvoir servir la Patrie. C'est alors qu'on l'envoya à Vaux.

Au début de juin il avait sous ses ordres une garnison de 600 hommes. A partir du 1er juin, le bombardement redoubla tant sur le fort que sur toute la contrée avoisinante.

Autour du fort se trouvaient à ce moment, depuis le bois de la Caillette, par Damloup jusqu'à La Laufée des sections du 24<sup>e</sup>, du 101<sup>e</sup> et du 142<sup>e</sup> régiment.

A l'aube du 1er l'ennemi commença son offensive, qui avait été précédée du bombardement le plus violent, par une attaque contre la saillie formée par le front près d'Hardaumont.

Les Allemands se jetèrent en masse sur les tranchées françaises, en se servant surtout des terribles grenades. Ils pénétrèrent dans les redoutes à l'ouest du village de Vaux, que l'artillerie ennemie avait depuis longtemps réduites en ruines. Un bataillon s'avança jusqu'au bois Fumin. Des mitrailleuses fauchèrent les rangs, et le bataillon fut entièrement anéanti. Mais les Allemands étaient moins disposés que jamais à épargner leurs troupes, et un nouveau bataillon fut précipité dans la fournaise. La bataille dura déjà de huit heures à deux heures. On se battait à coups de grenades et de baïonnettes.

Des blessés et des morts remplissaient les nombreux entonnoirs, dont le terrain était labouré.

La compagnie du lieutenant Goutal (101<sup>e</sup> régiment), avait reçu la consigne de défendre les positions jusqu'à la mort. Le groupe fut cerné, mais refusa de se rendre.

Le lieutenant Huret tomba le bras broyé; le sous-lieutenant Pasquier fut blessé; l'adjudant l'arjou s'écroura atteint à la main et au mollet, le sous-officier Tocahens reçut trois éclats d'obus dans le corps, le sergent Lecocq une balle au front et le commandant, le lieutenant Huret, une balle au ventre.

Les Allemands s'élançèrent alors dans le bois Fumin. Une seule redoute couvrait encore le fort à l'ouest. La nuit tomba et amena une légère accalmie, mais les Français profitèrent de ce repos pour fortifier encore la redoute et travaillèrent fiévreusement sous les obus ennemis. Toute la région était dans une situation tragique. On entendait gémir des blessés. Partout gisaient des morts; en beaucoup d'endroits on en voyait des morceaux entiers.

Des vapeurs de gaz empestaient l'air. Les défenseurs

enduraient une soif horrible et il n'y avait pas d'eau pour apaiser les gosiers brûlants.

Voici les notes du journal du capitaine Delvert, qui commandait un poste à cet endroit :

Vendredi 2 juin. — Nuit d'angoisse perpétuellement alertée. Nous n'avons pas été ravi-aillés hier. La soif surtout est pénible. Les biscuits sont recherchés...

Vingt heures. — Les Boches d'en face sortent de leur tranchée. Ici, tout le monde est au créneau. J'ai fait distribuer à tous des grenades, car à la distance où nous sommes le fusil est impuissant.

Les voilà.

— En avant, les enfants ! Hardi !

Les Boches nous répondent par des grenades à fusil, mais qui portent trop loin. Ceux qui sont sortis, surpris par notre accueil, regagnent Sarajevo en vitesse — sauf ceux qui restent de place en place, parfois par groupes, étendus sur la plaine.

De Sarajevo (la tranchée de Sarajevo, occupée par l'ennemi, est à 50 ou 60 mètres à peine de la redoute) on voit des ombres sortir précipitamment et se diriger vers l'arrière; sans doute la seconde vague qui se dérober.

— Aux fusils, les enfants, feu de poursuite !

Tout à coup, des flammes fusent derrière nous, avec des torrents de fumée blanche et noire. Ce sont de véritables jets de flammes. Pas de doute ! Ils ont forcé à droite et nous lancent ici des liquides enflammés...

Mais voilà que de l'incendie montent des flammes vertes et rouges. Je me rends compte. C'est mon dépôt de fusées qui flambe. A un pareil moment ! Heureusement que les Boches ont été soignés. Des malheureux dévalent sur la droite en criant. Quelques hommes s'émeuvent auprès de moi et quittent le créneau.

— A vos places !... Et vous, pas de gourdes ! vous f... le camp parce que deux fusées flambent !

En moins de deux minutes l'ordre est rétabli.

Les flammes montent et bouillonnent sans cesse, dans la nuit, au milieu des obus. A tout moment une nouvelle fusée lance son jet de flammes.

L'incendie gagne le poste de commandement d'où bientôt sortent deux langues de feu. Il nous faut d'abord sauver les grenades qui sont à proximité. Un sac de cartouches est resté dans le brasier, car on entend le crépitement. Le terrible est que les murs sont faits de sacs à terre et alimentent eux aussi le foyer. Et les obus, et les balles qui ne cessent de siffler.

Enfin ! Toutes les caisses de grenades sont déblayées. Le feu, sur lequel tombent les pelletées de terre, diminue d'intensité.

Vingt deux heures. — Un homme arrive du poste du colonel avec cinq bidons d'eau — dont un vide — pour toute la compagnie. Ce sont des bidons de deux litres. Ce-



Tranchée française aux Eparges.

la fait neuf litres — à peu près — pour 60 hommes, 8 sergents, 3 officiers.

L'adjudant fait devant moi, avec une parfaite équité, la distribution de cette eau, qui sent le cadavre.

Samedi 3 juin. — Il y a près de soixante-douze heures que je n'ai pas dormi.

Deux heures trente. — Les Boches attaquent à nouveau :

— Du calme, les enfants ! Laisse-les bien sortir ! On a besoin d'économiser la marchandise. A 25 pas ! Tapez-leur dans la figure ! A mon commandement !

Feu !

Et allez donc !

Un craquement d'explosions bien ensemble ! Bravo ! Une fumée noire s'élève. On voit les groupes boches tourner, s'abattre. Un ou deux Boches se lèvent sur les genoux et s'esquivalent en rampant. Un autre se laisse rouler dans la tranchée, tant il est pressé. Quelques-uns cependant progressent vers nous, pendant que leurs camarades restent dans la tranchée nous criblent de balles.

Un s'avance même jusqu'au réseau Brun, à 3 mètres du parapet. D., l'écrase d'une grenade en pleine tête.

La situation est vraiment terrible. Une angoisse indicible serre le cœur.

.....

Ce soir, préparation d'artillerie formidable de la part des Boches. Nous serons sûrement attaqués de nouveau.

Pour boire, comme il pleut, les hommes ont mis leurs quarts dehors, et établi des toiles de tente.

A vingt heures trente, ces Messieurs d'en face sortent de Sarajevo.

Les poilus en sont joyeux. A 15 mètres ils leur font un tel barrage à la grenade, appuyé par les mitrailleuses d'un tel feu, que les Boches n'insistent pas. L'attaque est arrêtée net.

A vingt-deux heures, un officier paraît dans la cagna.

Ce sont des renforts, quelques éléments des 124<sup>e</sup> et 298<sup>e</sup> régiments qui viennent coopérer à la défense. La petite garnison de R<sup>1</sup>, très éprouvée, se trouve déjà très réduite.

Les obus se remettent à tomber.

Impossible d'allumer une bougie dans le poste de commandement. Si peu de lumière que l'on voie du dehors, les marmites arrivent.

Pour rédiger le rapport de vingt-quatre heures, je suis obligé de m'accroupir dans un coin, sous une couverture, et d'écrire par terre.

Quant à reposer une seconde, il n'y faut pas songer. Le bombardement ne cesse pas une minute et, d'autre part, nous sommes si criblés de totos que nous nous grattons comme si nous avions la gale.

Dimanche 4 juin. — Il fait un temps magnifique. Les grenades claquent de toutes parts. A quatre heures, tout

est fini. Encore quelques coups de fusils. Les derniers sanglants après la grosse émotion.

Des blessés descendent couverts de sang.

On ramène des tués, ce pauvre D... entre autres qui s'est dressé sur la tranchée pour abattre un officier boche et a eu le crâne troué.

Un prisonnier descend. Il a la face imberbe, les yeux hagards, il lève ses mains sanglantes en criant : «Kamarad !» Nos hommes l'emmenent en courant au poste de secours.

J'y vais. Lugubre, ce poste de secours. Dans une salle sombre mal éclairée d'une bougie, des corps gémissants sont étendus. Il me reconnaissent et m'appellent. L'un d'eux me demande depuis longtemps ; il veut que je donne de ses nouvelles à son frère. Un autre me demande d'écrire à ses parents.

Le pauvre caporal O..., qui porte la mort sur la figure, me fait des adieux qui me tirent des larmes. Et tous souffrent atrocement, car, altérés par la fièvre, ils n'ont pas une goutte d'eau à boire.

.....

Dix-huit heures. — Le bombardement recommence.

.....

Le brancardier L..., haletant, vient s'appuyer quelques instants au mur de mon poste de commandement. Sa bonne figure d'honnête brave homme est creusée ; les yeux cerclés de bleu semblent sortir de la tête.

— Mon capitaine, je n'en puis plus. Nous ne restons plus que trois brancardiers : les autres sont tués ou blessés. Voilà trois jours que je n'ai pas mangé et que je n'ai pas bu une goutte d'eau.

On sent que ce corps frêle ne tient que par un miracle d'énergie. On parle toujours de héros ; en voici un, et des plus authentiques.

L'effroyable canonnade dure toujours.

..., R... et moi, nous attendons sous un bas hangar en planches couvertes de quelques sacs à terre l'obus qui nous écrasera. Les mines sont graves. On sent que tous sont serrés par l'angoisse.

Vingt heures. — Nous sommes relevés !

.....

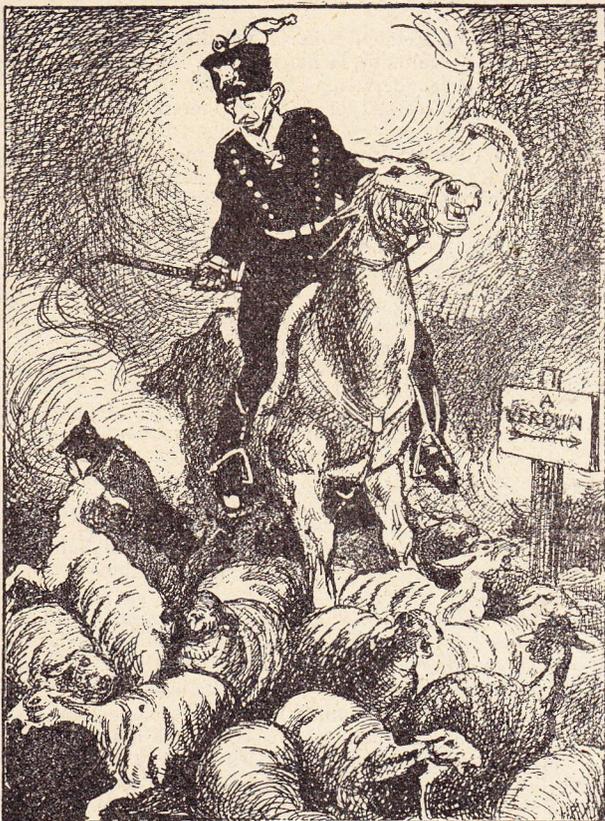
Vingt-trois heures. — Courrier du colonel : « En raison des circonstances, le 101<sup>e</sup> ne peut être relevé. »

Merci.

Quelle déconvenue pour mes pauvres troupiers ! Ils font l'admiration du lieutenant X... Il y a de quoi, mais il ne m'en reste plus que 30 !

Lundi 5 juin. — Je reposerais volontiers, mais les totos s'y opposent.

Le contre-ordre de relève fait que la compagnie n'aura pas encore d'eau aujourd'hui. Sitôt le contre-ordre reçu, j'ai envoyé une corvée d'eau. Elle n'est pas revenue. El-



Le Kronprinz menant son troupeau à l'abattoir de Verdun (Asino)

le a dû être prise par le jour. Elle sera restée à Tavan-  
nes ou au tunnel.

Heureusement il pleut. Les hommes vont étaler des  
toiles de tente et y recueilliront de l'eau.

Une soif terrible dessèche la gorge. J'ai faim. Manger  
du singe avec du biscuit va encore augmenter ma soif.

— Mon capitaine, voilà du café !

Ch... est devant moi, tenant des deux mains une ga-  
melle fumante. C'est bien du café ! Je n'en puis croire mes  
yeux.

— Mon capitaine, j'ai trouvé des tablettes de café;  
alors j'ai dit : voilà mon affaire, je vais faire du café. Si  
vous voulez accepter le premier quart !

Ah ! les braves gens ! Je suis ému à ne savoir que  
dire.

— Mais, mon ami, et toi ? Et tes camarades ?

— Nous en avons d'autre.

— Mais, je ne puis, ici, accepter un quart ! Une gorgée,  
je veux bien.

— Non, non, mon capitaine, c'est pour vous. Tiens,  
V..., passe donc des quarts ; la gamelle, j'en ai besoin.

Je me laisse faire. Je mets précieusement le quart de  
côté. Il me permettra de manger un biscuit.

Quels braves gens ! Quels braves gens !

Dix-sept heures. — L'ordre de relève est arrivé. Pour-  
vu qu'il soit définitif.

Nous laisserons nos morts comme souvenir dans la  
tranchée. Leurs camarades les ont pieusement placés  
hors du passage. Je les reconnais.

Hélas ! que de lugubres sentinelles nous abandon-  
nons ! Ils sont là, alignés sur le parados, roidis dans  
leur toile de tente ensanglantée, dégouttante de sang —  
gardes solennels et farouches de ce coin de sol français  
qu'ils semblent, dans la mort, vouloir encore interdire  
à l'ennemi.

Vingt et une heures. — Relevé ». (1)

Telle fut la lutte qui se déroula sur quelques pieds de  
terrain de l'horrible champ de bataille autour de Vaux.

(1) D'après Henry Bordeaux : « Le Fort de Vaux ».

Jetons maintenant un coup d'œil sur un poste du  
côté opposé du front. Voici le récit d'un officier alle-  
mand :

« Un lieutenant et trois sections viennent monter la  
garde dans la nouvelle position. La position n'est pas  
mauvaise. Pendant le jour le poste se tient dans trois  
abris souterrains, creusés dans une petite hauteur, tout  
à côté d'une vieille usine, réduite en poussière.

L'ennemi croit que nous occupons cette usine. Ses  
obus s'abattent sur les vieilles chaudières brûlées.

Au début nous nous courbions ; « s... s... s... s...  
ss... sss... ssss... » et les obus nous arrivaient en sif-  
flant. Nos têtes s'inclinaient vers la terre et nos re-  
gards devenaient inquiets. Puis on chercha à savoir si  
le plafond du refuge était solide. Petit à petit on consta-  
ta que les obus ne nous étaient pas destinés. Aucun  
ne tombait dans notre voisinage. On renonça des lors  
à se courber.

Nous aménageâmes des gloriottes, entre les abris, où  
l'on pouvait jouer, lire et écrire... C'était la paix en  
pleine guerre, malgré les obus qui volaient au-dessus  
de nous. Au poste aussi tout était tranquille. De temps  
en temps nous échangeions des coups de feu avec l'en-  
nemi. Les balles de l'ennemi ne nous faisaient pas de  
mal...

Je suis seul dans le refuge, les autres sont dehors,  
dans les gloriottes. Un shrapnell arrive en sifflant. Je  
cligne des yeux. Que m'importent les shrapnells, dont les  
balles se dispersent sur les chaudières et les machines  
de l'usine. Ss... ss... ss... ss... sss... Diable, c'est nous  
que l'on vise. Pendant les mois d'exercice l'oreille a  
appris à distinguer... Je me lève vivement, les oreilles lar-  
ges ouvertes.

Un coup terrible et une explosion. Le shrapnell a  
éclaté devant l'abri. Un épais nuage de fumée pénètre  
dans le refuge. Les camarades accourent. L'un d'eux  
est un tout jeune homme, à la figure rouge, aux yeux  
étincelants. Il ouvre la bouche, il a quelque chose à  
me raconter.

« Je suis touché. » Il dit cela gaiement. Il n'a pas  
du tout l'air effrayé.

« Où ? »

« Là, au mollet. »

Le sang suinte lentement à travers la déchirure du pan-  
talon.

Je lui déchire le pantalon et j'aperçois une plaie  
ronde, d'où s'écoule un sang d'un rouge foncé.

« Mais aidez-le donc, les autres ! »

« Je suis blessé moi aussi ! »

L'Alsacien qui dit cela a l'air tout aussi content.  
Mais à peine a-t-il prononcé ces paroles qu'il devient  
blême. En un instant ses lèvres bleuissent et le sang  
lui sort de la bouche et du nez. Il étend ses mains sur  
le ventre.

« Où ? »

« Au dos et au pied. »

Des gouttes de sueur perlent à son front. L'un des  
hommes pense le premier blessé, qui proteste. Il veut  
venir en aide à l'autre, qui est blessé plus grièvement.

C'est un brave garçon. Nous arrachons la tunique de  
l'Alsacien, qui est à moitié évanoui, et nous devons  
ouvrir la chemise. Un trou rond dans le dos. Le sang  
continue à couler de la bouche. Le poumon doit avoir  
été atteint.

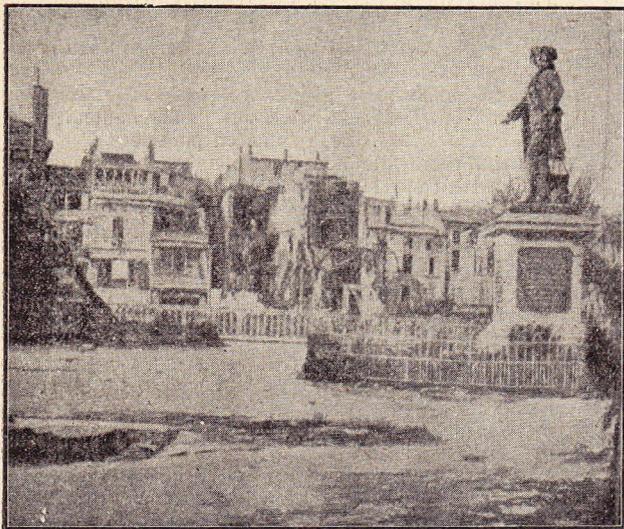
« Bah ! ce n'est pas si grave », dis-je en plaisantant,  
« c'est une blessure dont on guérit dans la patrie ».

Je lui mets le pansement sur la plaie, tandis qu'un  
autre lui coupe la chaussure. La balle est restée dans la  
chaussure. Le pied n'a pas été atteint.

S... ss... sss... ssss... voilà encore pour notre poste.

« Diable, pour tous ceux qui ne font pas de panse-  
ment, c'est le moment de se sauver. On est plus en sé-  
curité dans le trou sous le pont. »

Aussitôt tous ont disparu. Nous transportons le  
blessé à moitié dévêtu dans l'abri sûr. L'Alsacien est  
encore d'une pâleur de cire, mais son visage sourit de  
nouveau. Dans l'abri sûr il y a encore deux blessés.  
Nous sentons des frissons dans le dos. Eux aussi sont  
blessés par les balles du premier shrapnell.



La Place Chevert et la statue de Chevert à Verdun.

Le premier a une blessure au cou. Mais sa bonne figure sourit de satisfaction derrière son pansement. Il ne souffre pas. Un soldat d'ambulance accourt et panse le quatrième soldat, qui est couché à terre, le teint livide et qui a la respiration oppressée. Des blessures à la poitrine et à l'épaule. Il gémit et se plaint.

« De l'eau, de l'eau. »

Au dehors les obus explosent toujours. Quelques minutes après trois blessés soutenus par des camarades peuvent retourner à un endroit sûr... Le quatrième paraît aller moins bien. Il ne parvient pas à reprendre ses sens. Le soldat d'ambulance contemple d'un air grave l'homme couché sur un tas de capotes et de couvertures. On ne peut le transporter à travers les tranchées. Il faut attendre jusqu'au crépuscule.

« Comment va-t-il ? » murmuré-je à l'oreille de l'infirmier.

Il esquisse un geste triste et répond sur le même ton :  
« Le poumon. Blessure grave. »

Assis dans les tranchées les camarades sont atterrés. Une demi-heure auparavant on y faisait encore de la musique, on jouait aux cartes, on plaisantait et on riait, et maintenant il y règne une atmosphère glaciale, malgré le soleil. La mort nous a rendu visite. Chacun réfléchit. L'un a vu des balles voler entre ses jambes, un autre a été touché au képi. Et ces quatre balles... comme elles auraient pu m'atteindre facilement, se dit-on. Et l'Alsacien était toujours si enjoué... Et le quatrième était un si brave garçon...

A neuf heures on emporta le quatrième sur une civière. Nous lui tendimes la main. Il ne s'en aperçut même pas.

Une demi-heure plus tard quatre hommes, de la réserve viennent les remplacer. A dix heures, les postes de garde sont relevés. Quelques figures nouvelles...

Pendant deux jours nul ne s'est risqué dans la glorieuse, mais dès le quatrième jour on joue aux cartes, et la musique a repris ses droits.

« C'était ici la place de l'Alsacien », remarque quelqu'un, « où peut-il être à présent ? Pourra-t-il se rétablir ? »

L'un des hommes hausse les épaules.

L'ami du quatrième a les yeux si enflés qu'il semble sur le point de fondre en larmes...

Un officier d'un régiment de chasseurs français fit le récit suivant :

« Jamais je n'ai vu mes hommes se jeter sur l'ennemi avec une rage pareille. En moins d'une heure ils avaient nettoyé mon secteur dans le bois. Sur un point faisant face au coin de la forêt une mitrailleuse allemande était établie dans un cratère et protégée par des troncs d'arbre renversés ; elle faisait tomber sur nous une pluie de métal meurtrier. Un sergent et vingt

hommes, qui s'étaient offerts volontairement, repoussèrent. Ils servaient de la machine. Ce fut l'ouvrage d'un instant. Abrisés derrière les arbres, ils s'avancèrent par bonds successifs et se précipitèrent sur l'ennemi à la baïonnette. »

Dès le commencement de l'après-midi le bois tout entier était de nouveau aux mains des Français. Mais les Allemands, furieux de leur échec, se préparèrent aussitôt à une nouvelle attaque. Tandis que les bataillons de réserve, groupés derrière la hauteur, étaient mis en ligne, l'artillerie allemande concentra son feu sur le bois et les pentes afin d'empêcher les renforts français d'avancer.

Des centaines d'obus ennemis explosèrent au milieu des entonnoirs, soulevant des gerbes d'eau fangeuse. A la tombée de la nuit, les Allemands entreprirent la contre-attaque et quoique le combat durât longtemps, il n'amena aucun changement dans les positions.

Ainsi les Français luttèrent de toutes parts sur les pentes entourant le fort de Vaux afin de contribuer à la défense du fort.

Mais le kronprinz voulait prendre Vaux, il était décidé à ne reculer devant aucune sacrifice pour atteindre ce but. Il le fallait pour le moral de la population.

C'est qu'en effet au mois de février on avait fait naître chez le peuple allemand des espérances démesurées. Dès cette époque le blocus faisait sentir ses effets et les Allemands enduraient de réelles privations. Une appréciation militaire s'exprimait en ces termes suggestifs :

« Le plan des Allemands était irrévocablement fixé dès le début des opérations ; il consistait dans l'emploi de tous les moyens et de toutes les forces ensemble pour frapper le plus promptement possible le grand coup, qui devait produire une impression formidable et accabler l'ennemi par son effet moral ; ce système permit d'obtenir des avantages, mais le coup décisif et foudroyant... on l'attend encore toujours sans le voir venir. Chaque fois c'est une reprise de grande envergure, annoncée avec grand fracas, et qui se termine invariablement par un succès partiel ou en tous cas par l'échec du grand et décisif succès que l'on escomptait ; ainsi l'offensive contre Paris fut arrêtée à la Marne, l'offensive contre Saint-Petersbourg fut étouffée dans les marais de Riga, et la campagne des sous-marins se brisa contre les filets des Alliés et les navires marchands armés. Puis ce fut une nouvelle période de repos, destinée à mettre sur pied quelque nouvelle opération. Le temps presse et l'Allemagne ne peut se fier à sa capacité de résistance, parce que ses ressources s'épuisent plus vite que celles de ses ennemis.

Si, par contre, on considère l'action de l'Entente, il faut reconnaître qu'elle a également à enregistrer quantité d'échecs, généralement attribuables au fait que la guerre mondiale l'a surprise, mais à mesure que la lutte se prolonge, on constate chez elle un accord plus parfait, une compréhension plus nette de la situation, et sa force consiste pour une grande part à gagner du temps.

Une période d'action vient de s'ouvrir à nouveau pour l'Allemagne, car, malgré ses succès militaires, le cercle de fer qui l'enserme lentement mais sûrement devient de plus en plus étroit et il faut entreprendre l'une ou l'autre offensive pour la dégager. Elle veut rompre ses chaînes de plusieurs côtés à la fois, et ce n'est pas un effet du hasard, mais une suite logique du cours des événements, si la formidable attaque contre Verdun coïncide avec la nouvelle action des sous-marins, la campagne diplomatique menée par Bernstorff en Amérique, et le voyage du roi Ferdinand — le portier de l'Orient qui doit maintenir ouverte la voie de communication par Constantinople — aux quartiers généraux des puissances centrales.

Ce sont-là autant de tentatives ayant pour but d'élargir le cercle que l'Entente ferme toujours plus étroitement grâce à la clef économique. C'est également à la lumière de ces faits qu'il faut juger l'action entreprise contre Verdun, car derrière les tranchées de la forteresse de Verdun, il y a encore les tranchées ordinaires, où un gain de quelques kilomètres peut avoir de l'importance au point de vue militaire, mais reste sans effet sur la marche générale des opérations.



La lutte pour Verdun (De Amsterdammer)

Et pendant ce temps la grande action, l'action économique contre l'Allemagne se poursuit — car c'est bien la source économique où elle puisait pour alimenter le militarisme. »

Mais le printemps passa et l'été arriva. Verdun ne tomba pas et la déresse s'accrut dans l'empire de Guillaume II.

Les déclarations faites à cette époque au Reichstag par le député Haase, suivant lequel une grande partie du peuple allemand endurait de sérieuses privations, étaient confirmées notamment par les récits qu'il nous fut donné de recueillir de la bouche des Anglais expulsés d'Allemagne qui attendaient à Flessingue leurs passeports pour l'Angleterre.

Quand nous disons : des Anglais, c'est une façon de parler, et il s'agissait plutôt de leur nationalité officielle, car la plupart de ces expulsés étaient des femmes allemandes qui avaient épousé un Anglais. Aussi faisaient-elles leurs doléances en allemand.

« La misère !... Ach mein Gott... » et elles se mettaient à entreprendre la nomenclature des articles qui manquaient ou qui étaient rares et chers. Elles parlaient des longues files de personnes stationnant devant les magasins, des cartes de pain, de pommes de terre et de beurre.

Ces gens avaient quitté le matin la ville de Berlin, ou bien un camp situé près de la capitale allemande.

« Et moi j'étais en train de pêcher dans la mer du Nord le 27 août 1914 », raconta un robuste Ecossais, « lorsqu'un contre-torpilleur allemand saisit notre chalutier. Ces vaillants marins firent couler notre bateau en y déposant des bombes et nous conduisirent à Brême. Mais à présent les Allemands sont battus à Verdun. Nous nous en sommes aperçus au camp. Beaucoup de gardiens se remettent à ramper. Et lorsqu'ils rampent, c'est qu'ils se sentent plus petits. Le même phénomène s'est produit à l'occasion de leurs premières victoires. Ah ! comme ils se montraient arrogants au début de l'invasion. Partout ce n'étaient que victoires et ils nous considéraient comme une race d'esclaves. Ils m'ont frappé — l'homme montra une cicatrice qu'il en avait gardée à la jambe — parce que je les traitais de lâches en les voyant pousser à coups de crosse de fusil dans les reins un prêtre belge

qui ne marchait pas assez vite à leur gré. Maintenant ils sont eux-mêmes « down... » on dirait qu'ils se rendent compte que l'heure de l'Angleterre arrive. Ou bien ils veulent se poser en martyrs, jouer le rôle de l'innocence attaquée qui s'est défendue héroïquement contre un nombre supérieur d'ennemis. Mais maintenant je les connais... »

Et le marin lança à leur adresse quelques mots écossais incompréhensibles, mais combien naturels !

Deux jeunes garçons se trouvaient également parmi les passagers qui devaient s'embarquer pour l'Angleterre. Un membre de leur famille les avait affublés de casquettes neuves. L'une portait le nom de *Emden*, l'autre celui de *Kronprinz*; les jeunes gens en enlevèrent les lettres. Ils semblaient sentir qu'il n'y avait vraiment pas de quoi exalter les méthodes de guerre allemandes.

« Et Verdun ? » demandâmes-nous encore à un habitant de Berlin expulsé.

« Verdun... Oh ! les journaux peuvent bluffer tant qu'ils veulent, le peuple est sous le coup d'une profonde déception. Il y a quelques mois les écoliers se virent gratifiés d'un congé et les drapeaux flottèrent à toutes les façades. Il est vrai que dans notre quartier bien des mères sentirent leur cœur battre d'angoisse. Elles auraient préféré qu'il n'y eût pas de Verdun, car elles comprenaient que cette forteresse allait exiger des flots de sang et peut-être aussi celui de son mari. Maintenant la plupart des drapeaux ont disparu, les hôpitaux sont plus remplis, le deuil plus grand. Et Verdun est une profonde désillusion. »

C'était un groupe navrant...

« Pas si haut, maman », faisait remarquer une fillette de huit ans, à sa mère qui parlait de la misère régnant dans les quartiers populaires.

« Bah ; ici nous pouvons dire ce nous voulons, nous sommes en Hollande, et nous ne devons plus nous présenter au contrôle. »

Pas si haut ! Cette parole d'enfant était bien le commentaire le mieux approprié aux discours fanfarons du Reichstag. Se taire, étouffer ses plaintes et parler de force et de persévérance...

Et en Belgique occupée on entendait les mêmes plaintes dans la bouche des soldats du landsturm.

L'un d'eux confessait : « Oui, notre peuple... A Verdun c'est encore la même chose. Chaque matin, chaque soir nous recevons des bulletins de victoire. Et toujours on parle des grandes pertes de l'ennemi. Nous autres nous ne perdons rien, nous ne faisons que gagner. Et pensent-ils que nous les croyons encore ? L'année dernière la Russie devait être « kapout »... Après la chute de la Serbie nous allions avoir la paix sans aucun doute... Maintenant nous sommes victorieux à Verdun et ce sont les Français qui tiennent la forteresse... J'ai perdu deux fils et un autre est mutilé. Et pour la femme et les autres enfants, c'est la pauvreté... Et moi ici... »

L'homme poussa un soupir et se hissa sur son véhicule, la « charrette des voleurs », comme dit le peuple, pour aller réquisitionner les articles saisis dans les fermes des alentours.

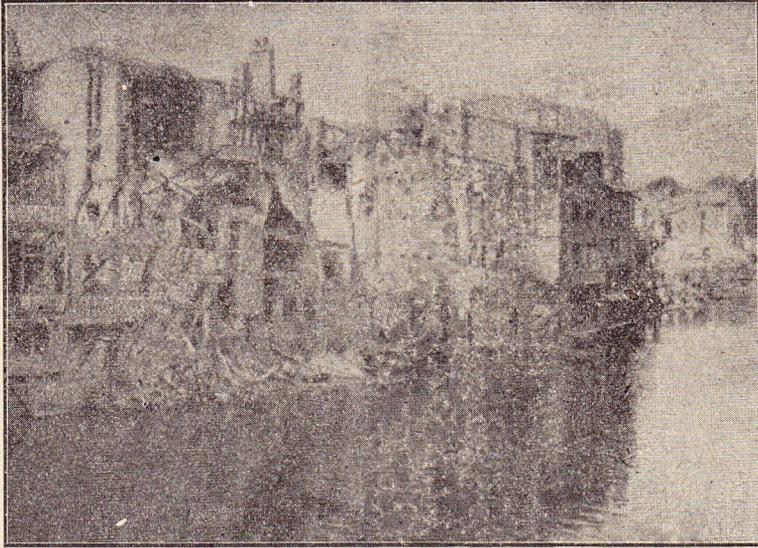
En fait, le peuple belge voyait beaucoup plus clair dans la situation que l'autorité ne l'imaginait et les Allemands se faisaient de grossières illusions, quand ils croyaient impressionner les habitants par des avis mensongers tels que le suivant, inséré dans un journal du pays occupé :

#### « COMMUNIQUE

« On annonce de Paris que malgré le ton provocateur de certains journaux et hommes politiques, la population commence à en avoir assez de la guerre. Le 2 janvier 2500 femmes, la plupart des épouses de membres du Syndicat des marins, se sont réunies dans la grande salle de la maison des ouvriers syndiqués de Paris, rue Grange-aux-Belles, pour y toucher de l'argent, qui leur était accordé à titre de secours.

Cette assemblée de femmes a organisé une grande manifestation en faveur de la paix, après avoir entendu un discours enflammé prononcé contre la guerre par M. Sébastien Faure, qui fut vivement applaudi. »

Naturellement, on ne publiait pas de « communiqués » relatifs à la situation en Allemagne, mais on les recevait souvent par l'intermédiaire de soldats rentrant de



Verdun. — La Meuse vue de la Place Chevert

congé, surtout de landsturm, qu'un court séjour dans le « Heimat » avait encore contribué à rendre plus tristes.

A la lueur vacillante d'une bougie ou d'un lampion — car le carbure devenait rare à la campagne — le soldat racontait alors aux personnes chez qui il habitait en quartier la situation de son village et de sa famille, et il flagellait de paroles cinglantes les riches qui jouissaient encore du superflu, tandis que les « arme Leute » souffraient de la faim.

De la bouche d'un déserteur, qui était parti de Verdun, nous avons entendu ces paroles :

« Le kronprinz veut passer pour un héros, le héros de Verdun... et les soldats s'élancent à l'assaut de Verdun. Ils prennent Douaumont, et puis Vaux. Le kronprinz rit... rit toujours... et envoie de nouvelles troupes à la mort. Hourra, hourra... et ils montent sur le glacis. Ils tombent en masse... Le héros de Verdun envoie de nouveaux contingents... il veut tantôt faire son entrée dans la forteresse, avec drapeaux et musique, sous les cris et les acclamations, et tous les journaux du « Heimat » doivent alors l'encenser comme le vainqueur, le héros de Verdun. Et des milliers d'hommes sont tombés sur les rives de la Meuse ! Et là-bas on pleure. »

Le soldat désignait l'Allemagne. N'était-ce pas, exposées en allemand, ce que les Français nommaient les raisons dynastiques de l'offensive ? »

Maintenant c'était au tour de Vaux.

Nous avons vu que les Allemands s'avançaient vers le fort par le côté ouest, afin de l'investir plus étroitement; ils suivirent la même tactique du côté est.

Le 14<sup>e</sup> y défendit les abords du fort de Dicourt à Vaux, entre autres Damloup et La Laufée.

La nuit du 1<sup>er</sup> au 2 juin avait été très mouvementée. Les Allemands, après avoir fait usage de gaz asphyxiants, avaient entrepris plusieurs attaques successives et enlevé le village de Damloup. Ce résultat fut dû surtout aux horribles gaz, qui tuèrent ou firent s'évanouir les sentinelles.

Aussi l'alarme fut donnée d'une façon insuffisante.

« Les Allemands ! » cria-t-on soudain.

En même temps on vit des groupes s'élançant dans le village, tandis que retentissaient leurs hourras frénétiques.

Les Français fatigués bondirent et attaquèrent l'ennemi. On se battit dans les rues, à l'intérieur des maisons et jusque dans les caves. L'ennemi disposait de « flammenwerfer » et un grand nombre de soldats français moururent dans d'atroces souffrances.

Les Allemands finirent par avoir le dessus et lorsque se leva l'aube du 2 juin, ils étaient maîtres de Damloup, ce qui était un grave et dangereux échec pour nos Alliés.

Aussi décidèrent-ils d'exécuter une contre-attaque. Ils se mirent résolument en marche, rampant d'un entonnoir à l'autre. Cette action fut entreprise par la 11<sup>e</sup> compagnie, qui déploya un grand courage, car on avait déjà souvent expérimenté que l'ennemi mettait immédiatement en état de défense le terrain conquis.

Les officiers et sous-officiers excitaient le courage de leurs hommes, mais le groupe fut pris aussitôt sous le feu des mitrailleuses. Peu de temps après la compagnie était anéantie et les survivants se replièrent, en emportant dans cette pénible retraite leur commandant grièvement blessé, le capitaine Hubinet, et deux sous-lieutenants, blessés aussi grièvement.

On pouvait s'attendre à voir les Allemands tenter de poursuivre leur avance.

Les Français possédaient encore l'importante batterie de Damloup.

Un bataillon du 52<sup>e</sup> vint prêter son concours. Ce jour-là les Allemands restèrent sur leurs positions et les Français en profitèrent pour fortifier le terrain conquis.

Ils durent travailler presque constamment avec le masque.

Le bombardement se prolongea pendant la nuit. Il n'y avait un seul refuge pour les blessés, un abri à moitié démoli, bâti sur un entonnoir. Et le nombre des blessés croissait constamment, comme celui des morts.

Le 3 juin l'ennemi se borna le matin à bombarder les positions, mais à 3 heures, il entreprit une attaque qui fut étouffée dans le sang.

A 5 heures soixante Français apparurent dans la direction des lignes allemandes. Un officier découvrit la ruse perfide.

« Feu ! » cria-t-il. « Ce sont les Allemands. »

Et cette trahison fut également brisée par une fusillade meurtrière ou par des grenades.

A 7 heures, troisième attaque. Nouvel échec.

A 8 heures, quatrième assaut, repoussé également par les Français.

Puis la nuit tomba. On soigna rapidement les nombreux blessés, on enterra les morts, mais nul ne pouvait songer à dormir, bien que l'on n'eût pas fermé l'œil depuis trois jours.

Deux cents blessés passèrent par le poste de secours. Ceux qui le pouvaient se traînèrent vers l'arrière, mais beaucoup succombèrent en route.

Il y avait des malheureux horriblement blessés, dont le visage n'était qu'une plaie, puis des aveugles, d'autres à moitié asphyxiés ou sans connaissance. On retirait des hommes inanimés parmi les monceaux de cadavres et des corps broyés, ou il y avait encore de la vie, couchés dans les entonnoirs.



La France et le loup boche (The Westminster Gazette).

Ce fut une nuit horrible, où l'attention ne pouvait faiblir un seul instant, car à chaque instant on pouvait s'attendre à un nouvel assaut.

Et les soldats creusèrent la terre, pour fortifier leurs positions tandis que leurs yeux étaient brûlants par suite du manque de sommeil, que leur corps tremblait de fièvre, que la soif desséchait leur gorge.

Vaux était-il encore aux mains des Français? On n'avait plus de communication avec le fort. Ne risquait-on pas d'être cerné soudain et complètement isolé? La situation était très critique.

Le 4 juin amena de nouveaux bombardements et des assauts réitérés. Les Allemands n'avancèrent pas. Le soir relève.

Mais la batterie de Damloup resta encore aux mains des Français, de même qu'à l'ouest la dernière redoute résista.

## La chute du fort de Vaux.

Le fort est réduit en ruines, mais les défenseurs résistent au milieu de ces ruines. Le commandant Raynal, appuyé sur sa canne, circule dans les couloirs et encourage ses hommes, plus encore par son attitude que par ses paroles.

Il sait que l'ennemi serre l'ouvrage plus étroitement, à l'ouest et à l'est.

La nuit surtout le spectacle est effrayant. Partout brillent les batteries, les flammes illuminent l'horizon, un cercle de feu enveloppe le fort et de toutes parts des explosions retentissent.

Le 1er juin l'ennemi s'avance jusqu'aux abords du fort, après que les postes avancés ont résisté jusqu'au dernier homme.

Mais les Allemands envoient constamment de nouvelles troupes pour combler les brèches.

Le capitaine Tabourot, du 142e, meurt héroïquement. Une grenade lui a brisé les reins et déchiqueté les deux jambes. Deux sergents l'emmenent à l'infirmerie. Il ne laisse pas échapper une plainte.

Les médecins doivent pratiquer immédiatement l'amputation des deux jambes. Le commandant Raynal — écrit Henri Bordeaux — entre un peu plus tard.

« L'entrevue de deux soldats est brève : aucune parole de consolation, aucune fausse espérance. L'un se devine perdu ; l'autre l'estime trop pour recourir au mensonge. Une accolade, puis le commandant du fort se contente de dire :

— Tabourot, vous êtes un brave.

Le capitaine pense à ses hommes :

— Mon commandant, les Boches n'ont pas passé. Ma compagnie leur a barré le chemin.

Après ce témoignage, il ferme les yeux. Chacun a repris son poste. Il est seul avec le médecin auxiliaire Gaillard parmi les blessés qui se lamentent. Il récla-

me après un instant l'aspirant Buffet. Mais l'aspirant Buffet se bat avec le reste de la compagnie.

— Il faut le laisser, dit le mourant.

Il dicte au médecin auxiliaire Gaillard cette lettre pour sa femme : « Ma chérie, je suis blessé à mort, j'ai été tué en faisant mon devoir. Soigne bien maman, je t'aimais bien, je vous embrasse, toi et ma petite fille. » Déjà il parle de lui comme s'il n'était plus.

Un peu plus tard, l'aspirant Buffet vient de lui-même le rejoindre. Menacé d'être tourné, ce qui restait du peloton a dû se frayer un passage pour rentrer dans le fort.

— Approche, mon petit ; toi qui es de Dijon, si tu reviens de la guerre, tu iras dire à ma femme comment je suis mort.

En paix avec ses hommes et sa conscience de chef, le capitaine s'est tourné vers son foyer. Ce furent ses dernières paroles. Désormais, jusqu'à la mort qui tarde de quelques heures, il réserve toutes ses forces à ne pas accuser les horribles blessures auxquelles il ne pouvait survivre.

Déjà son nom court dans la nuit, porté par un pigeon qui s'est envolé du fort à trois heures du matin.

« L'ennemi est autour de nous. Je rends hommage au brave capitaine Tabourot, très grièvement blessé (142e) : nous tenons toujours. »

Quelques heures plus tard un second pigeon annonce sa mort :

« Capitaine Tabourot, du 142e, mort glorieusement, blessure reçue en défendant la brèche nord-est. Demandez pour lui Légion d'honneur. »

Et pendant ce temps un corps à corps était engagé près du fort et les morts et les blessés s'entassaient. Ainsi se passa la journée du 2 juin, la nuit du 2 au 3 et la journée du 3.

L'ennemi pénétra dans les tranchées entourant l'ouvrage et les défenseurs de la partie extérieure durent se retirer progressivement à l'intérieur du fort.

L'officier d'une batterie installée en dehors du fort, écrit :

« La bataille continue. Elle fait rage. Les attaques succèdent aux attaques. Les Allemands poussent à fond. Ils veulent à toute force entrer à Vaux. Une averse de fer et de feu s'abat sur nous sans discontinuer. Les régiments fondent comme cire sous ce feu d'enfer. Cependant nous soutenons de notre mieux notre infanterie, nous tirons jour et nuit sans discontinuer, les canons, rapidement usés par ce feu terrible, sautent et à la nuit on les remplace. L'artillerie allemande cherche à neutraliser nos batteries et dirige sur nous un feu implacable.

Ils savent bien, les Boches, que du fort à la route tout est plein de canons, le moindre pli de terrain abrite une batterie, et ils battent cette contre-pente avec une rage méthodique. Comment ne sommes-nous pas tous écrabouillés depuis longtemps? Je n'en sais rien.

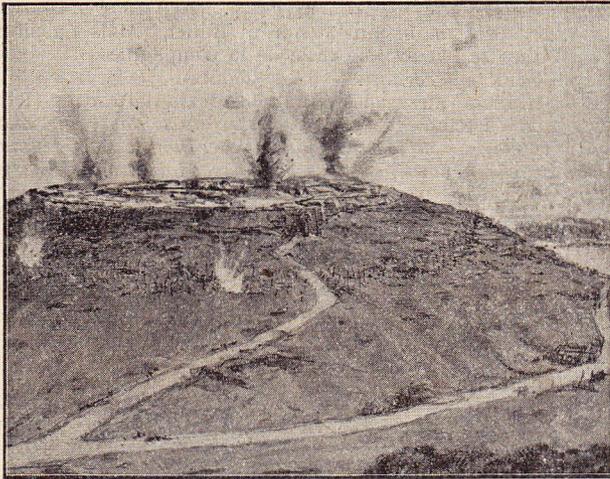
Mais où en est la bataille? Que faisons-nous? Que fait l'ennemi? nous le savons si vaguement qu'il est inutile d'en parler.

Des prisonniers passent, des hommes et un officier que j'interroge, ils ont été pris à l'instant. Ils sont épuisés de fatigue, mais leur moral est bon, il a une belle tête de soldat, ce lieutenant, il respire la force et l'entêtement. Il se dit sûr de la victoire. C'est ce que nous verrons. Il prétend que nous avons tiré sur eux, alors qu'ils se rendaient. Tout arrive à la guerre.

Devant le P. C. passent en se défilant de leur mieux (car le point est très dangereux) des baïllons de renfort ; des blessés descendent ici, comme ils peuvent, mais tout ce monde ne sait rien. Les ordres sont vagues et imprécis. Ceux qui montent tâchent de gagner la première ligne pour la renforcer et savent juste qu'ils vont à tel point marqué sur le plan directeur ou sur une modeste carte, et encore...

Pauvres gens, avant d'atteindre la première ligne souvent un tiers des leurs jonchent la voie douloureuse.

Ceux qui descendent sont dans un tel état d'anéantissement qu'on n'en peut rien tirer. Quant à nous artil-



Effets de l'artillerie allemande aux environs de Verdun.

leurs, inutile de nous demander un renseignement, nous ne savons rien...

Une batterie vient d'être bouleversée à 100 mètres du P. C., nous y courons : elle a été littéralement retournée par les 210, le matériel est dans un triste état.

Beaucoup de morts et de blessés; sur la route une tête a roulé, le cou a été tranché comme par un rasoir; dans les fils de fer voisins, des entrailles pendent...

Je pousse jusqu'à l'entrée du boyau, des blessés en sortent, puis des hommes valides qui soutiennent un camarade qui a la cuisse brisée, C'est un coureur de Vaux : il portait, je crois, un pli qui a été transmis; il nous dit que la vie dans la forteresse est infernale; la garnison bloquée dans les casernes est à toute extrémité, l'eau manque.

Le feu va toujours croissant, les marmites boches tombent de plus en plus denses. (1)

\* \* \*

Vaux agonise.

Le 3 juin l'aviateur Henri-Louis Richard va reconnaître le fort. Le pilote est blessé et s'évanouit. L'appareil est percé de balles. Le moteur ne marche plus. Richard saisit le volant et ramène la machine dans les lignes françaises. Un éclat d'obus lui brise le mollet. Le blessé atteint néanmoins le sol et fait immédiatement son rapport. Deux jours après il était mort.

Le 4 juin on reçoit le dernier pigeon envoyé du fort. On annonce des attaques à l'aide de gaz asphyxiants.

Le 5 des courriers arrivent. Ils ont réussi à échapper comme par miracle. Grâce à leur courage on peut organiser un système de signaux.

Nouvelles alarmantes : attaques au gaz, à l'aide de « flammenwerfer », manque d'eau, — nombreux blessés — chacun fait son devoir.

Vaux est à l'agonie. Il y a trop de monde dans le fort. On ne peut nourrir tous les soldats ni surtout étancher leur soif.

Ceux qui ne font pas partie de la garnison doivent se retirer. Ainsi le veut le commandant. Mais par quel moyen ? Ils doivent se frayer eux-mêmes un chemin. Ce sont des détachements du 101e et du 142e.

A minuit et demi, le 4, ils s'y risquent. Ils sautent dans le fossé et s'avancent silencieusement en rampant. Les Allemands entendent le bruit et tirent, mais le groupe atteint les lignes françaises. D'autres suivent. Un grand nombre sont abattus. Des blessés enjambent les cadavres de leurs camarades. Le nombre des morts augmente autour du fort.

\* \* \*

Parmi les soldats renvoyés se trouve l'aspirant Léon

(1) J. L. Gaston Pasteur : « Trois ans de front. »

Buffet, du 142e, le soldat de Dijon que nous avons déjà rencontré au lit de mort du capitaine Tabourot.

Il était étudiant à la Faculté des lettres, lorsque la guerre éclata.

Avec son détachement du 142e il rejoint la ligne française.

Il se rend auprès du général de la division et fait un rapport détaillé de la situation dans le fort. Puis il va se reposer.

Quelques heures plus tard il se retrouve en face du général. Celui-ci a décidé qu'on essaiera de dégager le fort par une attaque. Mais le commandant Raynal doit être prévenu et prêter son concours à l'entreprise.

Buffet pourrait peut-être atteindre le fort. Il connaît l'éta des lieux, les positions, la route à suivre. Il est l'homme tout indiqué.

Le général ne le lui commande pas. Mais Buffet veut partir. Il se présente. Henri Tiette, le sergent, qui l'a suivi à sa sortie de Vaux, veut l'accompagner.

Buffet lit les ordres et les apprend par cœur.

Ils partent à la tombée de la nuit. Ils atteignent le fort. Mais au dernier moment le sergent est blessé grièvement. Buffet est indemne et des soldats du fort l'aident à hisser le sergent par une brèche.

La nouvelle apporte à la garnison du courage et de l'espoir.

Mais l'attaque est étouffée dans le sang, des mitrailleuses habilement dissimulées fauchent les rangs des braves. La plupart des officiers tombent, tués ou grièvement blessés.

Il fallait avancer sous une rafale d'obus, à travers une grêle de balles, dans un nuage de gaz. Les soldats affrontent tous les dangers, ils veulent tenter l'impossible, et se lancent à l'assaut sur des monceaux de cadavres, en rampant d'un entonnoir à l'autre.

Et du fort on suit cette lutte horrible et on voit les camarades qui doivent apporter la délivrance tomber en masses.

Le 6, la situation du fort devient encore plus effroyable. Le manque d'eau cause des souffrances intolérables. Une odeur de gaz et de poudre est répandue au milieu des ruines dans tous les couloirs, dans tous les réduits. Les yeux sortent des orbites, la langue adhère au palais. La soif, la soif épouvantable se fait sentir de plus en plus.

Le commandant Raynal est nommé commandeur de la légion d'honneur. Joffre veut que la nouvelle parvienne au fort agonisant... La transmission en fut impossible...

Le 6 juin Raynal reçoit les officiers dans son bureau, une petite chambre à peine éclairée. Tous les hommes sont noirs de poussière et de fumée.

Raynal fait savoir que le moment de la capitulation est arrivé.

Les obus étaient presque totalement épuisés et il n'y avait plus une goutte d'eau.

Mais il y avait des conditions que Raynal pose en ces termes :

La garnison sortira avec les honneurs de la guerre, nos morts auront une sépulture, nos blessés seront évacués immédiatement, et jusque dans l'exil les officiers et soldats du fort de Vaux auront droit au respect de l'ennemi. Si l'ennemi n'accepte pas ces conditions, la lutte continuera jusqu'au bout.

Le sous-lieutenant Fargues fut désigné comme parlementaire. Il hissa un drapeau blanc. A 7 heures du matin seulement un officier allemand paraît. Il pénètre dans le fort et accepte les conditions.

Les hommes déposent les armes. Bien des larmes coulent. La garnison se retire, tandis que l'ennemi présente les armes.

78 blessés sont emportés. Le commandant Raynal est conduit devant le kronprinz.

Les Allemands témoignèrent leur admiration envers les Français.

L'officier, qui avait fait Raynal prisonnier, lui avait adressé les paroles suivantes :

« J'ai l'honneur de déclarer au commandant Raynal qu'il est mon prisonnier. »

Le commandant saisit son épée d'une main tremblante pour la remettre.



La rue St-Pierre à Verdun.

« Non, commandant, toute à l'heure. Veuillez suivre ! » dit l'officier.

Le kronprinz attendait dans une maison bourgeoise. Il aperçut le commandant Raynal et fit le salut militaire.

« Permettez-moi de vous prier de garder votre épée », déclara le fils du kaiser. « Personne en dehors de vous-même n'est digne de foucher cette arme. Parmi tant de héros vous êtes un des premiers. »

« Permettez-moi de reporter vos éloges jusqu'au plus humble de mes soldats », répartit le héros français.

L'officier qui fit prisonnier le commandant Raynal était le lieutenant Muller-Verner.

Raynal fut transporté à Mayence.

Les prisonniers furent rassemblés à Gengery, où se trouvait le siège du quartier général; de-là ils furent conduits à Laudres. Des femmes de la commune leur apportèrent leur propre repas. Puis ils partirent pour l'Allemagne, en route pour Darmstadt.

Le drapeau allemand flottait sur les ruines de Vaux. Mais il ne devait pas y rester longtemps, ainsi que nous allons le voir.

## La mort du Colonel Driant (1)

Le colonel Driant, le grand romancier français, commandait deux bataillons de chasseurs à pied : les 56e et 59e, lesquels constituaient l'un des chaînons de la défense de Verdun.

Ils occupaient le bois des Caures, au nord de la cité meusienne.

Au matin du 21 février, le colonel remit son alliance à son secrétaire en lui disant avec le plus grand calme : « Si je suis tué, vous irez la rapporter à Mme Driant » (2), puis montant à cheval plus tôt que d'habitude, un peu avant six heures, et désireux de voir le commandant Renouard, se rendit au bois des Caures. Il arriva juste pour le début du bombardement. Bombardement très dense et général sur toutes les positions. On comprit de suite que c'était l'attaque qui commençait.

Régulièrement, le poste de Driant aurait été en deuxième ligne, à cette ferme de Mormont qu'il venait de quitter. Il ne songea pas un instant à y retourner. « S'il y a une attaque, avait-il toujours dit, je ne resterai pas à Mormont, je partirai avec le bataillon de renfort. Qu'est-ce que j'y ferais, une fois mes deux bataillons engagés ? » Il se rendit sous l'abri du commandant des avant-postes, le commandant Renouard. L'ouragan de mitraille était formidable sur le bois des Caures et sur les positions voisines. Toutes les communications étaient

coupées ; les chasseurs isolés par des barrages fantastiques. Les 210, les 305 et les 380 ravageaient le bois, jetaient à terre les chênes, d'instant à instant, écrasaient ou même enfouaient des abris.

Driant restera deux jours dans le bois ; il n'en sortira que pour se faire tuer.

Vers 10 heures, ce premier jour, le colonel appela au téléphone le Père de Martimprey, recteur de l'université de Beyrouth, revenu en France dès la mobilisation. Désireux de quitter l'hôpital de Toul pour aller sur le front, il s'était présenté à Driant, qui fit de lui un brancardier-aumônier.

« C'est une fameuse séance, dit le colonel au Père, en plaisantant à travers le fil, que les Allemands nous donnent aujourd'hui. Mes blessés vous attendent avec votre infirmier au poste de commandement. »

Le Père et son aide arrivent sains et saufs jusqu'à l'abri bétonné et au compartiment où ils trouvent le colonel et le commandant Renouard s'entretenant anxieux du sort des différentes compagnies déposées à la défense du bois et dont on n'a encore aucune nouvelle.

Le colonel apercevant le Père vient à lui « toujours affable et souriant », désigne à l'infirmier des blessés couchés dans la salle contiguë. Les obus font rage. Il est midi. On ne songe pas à manger. Le Père passe dans la seconde partie de la chambre principale où sont massés un certain nombre d'hommes et d'officiers, auprès desquels le colonel et lui se prodiguent.

« Quelques officiers, écrit ce dernier, me prennent alors à part et me prient de les absoudre. Le colonel veut, lui aussi, être mis en règle avec le bon Dieu. Nous nous retirons tous deux dans l'embrasure d'une porte ouverte à l'arrière, mais une pierre projetée par l'éclatement d'un obus et ricochant jusque sur nous, nous avertit que l'endroit n'est pas de toute sécurité et c'est dans l'intérieur de l'abri que je donne au cher colonel sa dernière absolution... Uri autre éclatement formidable ! Cette fois-ci nous sommes touchés. Un obus vient d'enfoncer les parois de la chambre à l'extrémité gauche où se trouve le bureau du commandant. C'est un brouhaha indescriptible. Il faut faire ranger les soldats qui obstruent le passage en se massant pour voir ce qui est arrivé. Le colonel Driant et les médecins parviennent les premiers à s'ouvrir un chemin. Des plaintes sortent d'un amas informe de tables, de planches brisées et broyées sous la poussée d'un gros bloc de béton et de plaques de ciment armé. On retire avec peine le jeune dévoué sous-lieutenant Petitcollet, secrétaire du colonel. Sans y être obligé par son service, ce jeune officier, ingénieur des mines et Lorrain d'origine, avait absolument tenu à rejoindre son chef au bois des Caures. Il paraît avoir les reins brisés par une des masses tombées sur lui. » Il ne tarda d'ailleurs pas à mourir.

Driant, très affecté de cette perte, n'eut guère le temps de s'attarder dans sa douleur. De minute en minute le bombardement s'intensifiait ; bientôt le poste le plus résistant s'écrasa ; quatorze chasseurs et un officier furent ensevelis.

A 4 heures on grignote quelques petits biscuits de troupe en regardant tomber les obus.

A 5 heures, les Allemands allongent leur tir ; il y a un ralentissement très léger et dans le même moment quelques hommes accourent des grand'gardes en criant : « Voilà les Boches ! »

C'est le moment de l'attaque.

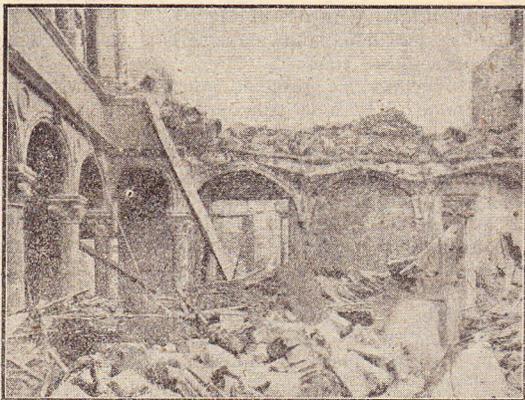
« Tout le monde aux armes et aux tranchées de tir », crie le colonel Driant bondissant hors de l'abri. Et lui-même donnant l'exemple, un fusil à la main, dispose son monde. Comme il n'a plus assez d'hommes devant l'inconnu qui s'avance, il envoie chercher le renfort c'est-à-dire le 56e, à la ferme de Mormont, et lui-même sous le bombardement, il parcourt les tranchées bouleversées où sont ses chasseurs : « Eh bien ! mes enfants, ça va ? Du cœur à l'ouvrage, hein ! On est ici, c'est notre place, on n'en bouge pas ». Et montrant les cadavres de ceux que le bombardement avait atteints : « Et puis, quoi, est-ce donc si difficile de faire comme ceux-là ? Ensemble et comme eux, on ira jusqu'au bout. »

Il est magnifique d'entrain et de cranerie (1).

(1) D'après Gaston Jollivet.

(2) Ce vœu a été exaucé.

(1) Maurice Barrès, *Echo de Paris*.



Le couvent de la Princerie à Verdun.

Le clairon résonne maintenant sous le reste des hautes futaies et ceux des chasseurs qui tout d'abord n'ont pas entendu la voix de leur chef sortent de leurs abris et viennent autour du réduit central.

Driant donne alors l'ordre au lieutenant Rollin de reprendre par une contre-attaque les grand'gardes où l'ennemi vient de prendre pied, c'est-à-dire la lisière nord-ouest du bois des Caures.

Le lieutenant Rollin, à coups de grenades, expulse les Allemands de deux tranchées, échoue sur la troisième, mais, vers six heures, le renfort commence à arriver, en ordre dispersé (pour éviter les grosses pertes) et s'infiltrant malgré le tir de barrage. Driant envoie ses hommes soutenir le lieutenant Rollin, et l'on peut espérer qu'en dépit de la furieuse attaque d'artillerie tout le bois sera derechef en notre possession à l'aurore.

Vers huit heures, le Père de Martimprey va au poste de commandement pour se renseigner et savoir s'il reste encore des hommes à transporter. Il y trouve le colonel Driant en pourparlers avec le commandant Renouard.

« Il vient à moi, écrit-il, demande des détails sur les blessés, sur leur évacuation pour laquelle il a fait porter des ordres par un exprès. Puis du fond du cœur : « Que je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi, mon Père ! On se sent plus fort et plus courageux avec cela ». Et quand j'allai prendre congé de lui : « Et vous, mon Père, soyez prudent. Ne vous exposez pas inutilement. » Il prêchait la prudence aux autres, mais il ne la pratiquait pas pour lui-même. »

A onze heures du soir, le colonel toujours infatigable parcourt le bois d'un bout à l'autre et visite ses différents postes. C'est avec joie qu'il constate que dans deux de ses grand'gardes, les chasseurs ont pu par une contre-attaque, reprendre aux Allemands la plupart des tranchées que ceux-ci leur avaient enlevées à la faveur du bombardement. « Mais, dit-il au Père de Martimprey qu'il rencontre quelques instants après, demain matin, si nous ne sommes pas secourus, elles seront reprises. Tout est bouleversé, nous ne pourrions pas tenir. »

C'est sous le coup de cette préoccupation qu'il retourne au poste de commandement. Il écrit et fait porter au général... un mot dont voici à peu près le texte : « Nous tiendrons contre les Boches, quoique leur bombardement soit infernal ».

Au petit jour, le feu croît en intensité ; on tient tout de même. Le lieutenant Rollin et ses chasseurs attaquent la seule des tranchées perdues la veille qui restait aux Allemands, mais ceux-ci avaient pu y installer des mitrailleuses. Les chasseurs, bien que leur élan fût brisé, se maintinrent dans leur gain de la veille. Ils ne furent pas délogés, et seulement coupés de toutes communications. Quinze chasseurs que le lieutenant Rollin envoya à Driant en arrière, furent, l'un après l'autre, tous tués en route.

A midi « tout un corps d'armée allemand » (dit la *Gazette de Francfort*) s'élançait contre deux bataillons de chasseurs exténués de fatigue et de privations, et bien diminués, hélas ! Le colonel revient à la position R2 comme la veille, suivi du commandant Renouard qui, la

canne à la main gauche, et ses grenades dans la poche droite, exhorte un à un ses chasseurs (1).

Pendant deux heures, les Allemands sont tenus en échec. C'est bien après, que les chasseurs, le bois, tout est débordé par des compagnies entières qui essuient un feu terrible de la part des Français.

Il reste quelques chasseurs du 59e, un peu plus du 56e : « Que faut-il faire ? Les munitions sont toutes épuisées : les caissons de ravitaillement ont sauté dans le ravin de Louvemont ». A la suite d'un conseil suprême des trois chefs, le colonel écrit ce dernier billet au colonel Vaulet, commandant la brigade : « Nous sommes débordés par des forces supérieures. J'engage mes dernières réserves. Envoyez des renforts. Je défendrai jusqu'au bout la ligne des R. »

Dès une heure de l'après-midi, les Allemands ont déclenché un tir formidable d'artillerie. C'est une masse d'obus qui progresse en écrasant tout. Derrière cette meule leurs fantassins s'avancent, et de si près, que plusieurs durent être atteints par leurs marmites. Cette manœuvre leur permet de déboucher brusquement et de se jeter sur ce qui subsiste de nos tranchées. Driant commande au lieutenant Umdenstock d'exécuter une contre-attaque à la baïonnette. Cet officier, en recevant l'ordre, tenait sa main sanglante derrière son dos ; il venait d'avoir un doigt enlevé et craignait que son chef, le voyant blessé, ne lui retirât cette mission. Envelopant son moignon dans son mouchoir, il marche à l'assaut au milieu des cris de ses hommes : « En avant ! A bas les Boches ! » Une balle le jette à terre ; le lieutenant Debeugny le remplace, et tombe la gorge traversée. L'ennemi s'arrête.

Il s'arrête de face, mais continue son mouvement de conversion. Il vient faire la pince derrière le bois des Caures et même sous bois, par Haumont et Ville. « Les balles sifflaient dans les branches, dit un témoin, les mitrailleuses crépitaient et des rafales de mitrailles s'abattaient dans les taillis. Nos tirailleurs n'avaient plus pour abri que des pareballes faits de pierres entassées à la hâte et des trous d'obus ». A trois heures, le colonel s'aperçut que ses hommes recevaient des coups de fusil dans le dos. Le bois des Caures était en partie tourné. De plus, les munitions manquaient.

Il rassemble ses officiers, tous ces hommes admirables, le commandant Renouard, le capitaine Vincent, le capitaine Hamel. « La gravité de son énergique visage me frappa », a dit plus tard le capitaine Hamel. Il expose en quelques mots que chacun a fait son devoir honorablement jusqu'au bout et que rien ne peut plus arrêter l'ennemi (1) :

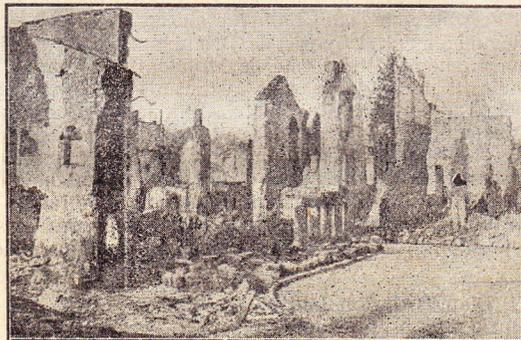
« Mes bons amis, dit-il, encore quelques moments, il faudra mourir ou nous serons prisonniers.

— Mais, dit le capitaine Hamel, pourquoi ne pas essayer de mener hors du bois quelques-uns de ces braves gens ? Ce seront autant de combattants pour demain. »

Le colonel Driant consulte du regard ses deux chefs de bataillon.

« C'est dur, je préférerais mourir », dit le capitaine Vincent.

Des larmes coulaient sur ses joues et tous les chasseurs présents pleuraient.

(1) Maurice Barrès, *Echo de Paris*.

La Place d'Armes à Verdun.